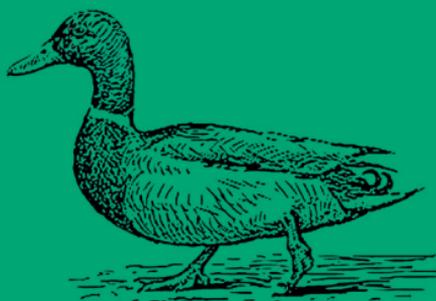
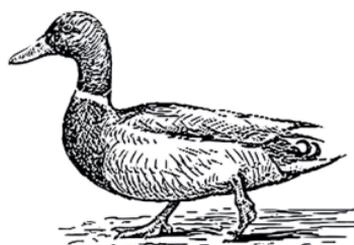


Le canard de Noël



Katell Lorre

Le canard de Noël



Katell Lorre

2025

20 décembre

Camille Saint-Saëns jouait son *Carnaval des animaux* en sourdine par l'enceinte Bluetooth. Une ambiance monastique régnait dans la chambre.

Assis dans son lit, la poitrine de Philippe s'élevait et s'abaissait à un rythme lent. Il profitait des dernières minutes avant son heure de coucher habituelle pour avancer dans la correction d'un contrat. Voilà plus de deux semaines qu'il y passait la plupart de ses heures au bureau et à la maison. Demain, il aurait à présenter le dossier, revenu in extremis de l'imprimerie, au client.

L'enceinte siégeait sur une commode en merisier du siècle dernier. Dans un coin, comme

seul compagnon, un cadeau attendait son heure de gloire. Tout un tas d'animaux de la ferme sur un fond jaune criard ornaient l'emballage. À croire qu'ils s'étaient donné rendez-vous pour appuyer l'ambiance musicale. Cette extravagance dénotait avec le reste du décor.

Un pantalon de toile, accompagné d'une chemise, d'un pull en mohair et de chaussettes assorties reposaient sur une chaise. Lissés, pliés avec soin, en attente du lendemain.

L'homme tenait le paquet de feuilles en cours de relecture comme s'il avait la responsabilité d'un oisillon. Celles déjà lues étaient remises dans un porte-documents en plastique transparent sur sa droite.

Son heure de coucher avait pris de l'avance. À chaque respiration profonde, la tête penchée sur le côté commençait à emmener tout son corps vers la position allongée.

Certainement aurait-il pu voler quelques minutes de sommeil supplémentaires, si un crissement strident ne l'avait fait sursauter. Il regarda autour de lui, l'air un peu perdu, ne sachant pas

s'il avait rêvé ou si ce bruit avait bien existé. Il se frotta le visage de ses deux mains. Et s'il avait dormi plusieurs heures ? Ceci était peu probable, car l'enceinte murmurait seulement le final de l'œuvre musicale. Au pire, il s'était assoupi une bonne dizaine de minutes. Rien de grave. Il se tourna vers la table de nuit et d'un geste habituel, il effleura le haut d'un carré en bois. L'heure s'afficha en vert sur la face, accompagnée d'un chant de rouge-gorge.

Cadeau de ses parents au Noël dernier. « Tu ne prends pas suffisamment l'air mon fils, alors si tu ne vas pas à la nature, la nature viendra à toi » avait dit sa mère d'un air satisfait, les mains sur les hanches, lorsqu'il avait ouvert son paquet.

Il redressa l'oreiller et s'y adossa, bien décidé à reprendre sa lecture et rattraper les quelques minutes perdues. C'est au moment où il retrouva l'endroit où il avait décroché que le bruit recommença. Cela semblait venir de dehors, sur son toit.

Le final du Carnaval lançait ses dernières notes lorsqu'un enchaînement de crissements

se rapprocha. Philippe se tendit et serra les mâchoires.

— Encore ces maudits chats ! maugréa-t-il en reprenant sa lecture après avoir inspiré profondément pour se détendre.

Mais impossible de se concentrer avec tout ce brouhaha. Il rangea son dossier dans le protège-documents et le posa avec douceur derrière le réveil. D'un geste brusque, il repoussa ses draps de flanelle d'une main et donna une impulsion à son grand corps longiligne. Il se mit en mouvement avec souplesse, prêt à réprimander cette équipe de félins délinquants.

Il ouvrit un battant de la fenêtre, mais lorsqu'il s'apprêta à mettre la tête à l'extérieur, un voyou en profita pour lui passer sous le bras. Il imagina sa nouvelle parure de lit en flanelle gâchée par des traces de pattes et réagit par instinct. Philippe se retourna en un souffle et s'apprêta à plonger sur l'intrus au milieu de la chambre. Les bras en avant, les canines découvertes, il prit son dernier appui. Il s'arrêta net et hurla en se projetant en arrière autant que son

équilibre précaire le lui permit, pour se coller au mur accroupi derrière la commode. Il heurta la chaise qui s'allongea. Philippe ne remarqua pas qu'il piétinait son pantalon, les yeux fixés sur la chose qui se mouvait sur le parquet.

Ce n'était pas un chat.

Devant lui, se trémoussait d'un pas lourd, un canard !

Une fois la surprise passée, l'homme retrouva un calme superficiel et se releva sans faire de gestes brusques. Il n'en revenait pas. Qu'est-ce qu'un canard pouvait faire sur son toit en pleine nuit ? Il n'en avait vu que dans l'étang du parc municipal. Il paraissait bien plus gros en dehors de l'eau. Encore plus sur son parquet en peuplier blanc.

L'humain suivait des yeux le palmipède qui déambulait dans la pièce. Son cœur avait ralenti, mais il ressentait des tremblements nerveux dans son corps. Il n'osait quitter son mur et espérait que l'animal se décide de partir tout seul par la fenêtre encore ouverte.

Le canard préféra entreprendre une visite de la pièce. Il n'avait pas l'air paniqué pour un canard sauvage, bien qu'il ressemblât à ceux que l'on voyait dans les documentaires animaliers. Le cou vert et une tache bleue sur les ailes. Il devait appartenir à un voisin ou une voisine. Pour le moment, Philippe se focalisa sur ce canard pour l'attraper. Il ne pouvait pas rester là dans la chambre à clap-claper sur le parquet avec ses pattes palmées.

— Ah ! Mon parquet ! Depuis quand les canards ont des griffes au bout des doigts !

Il se courba en avant, fléchit les genoux pour un meilleur équilibre et avança d'un pas lent.

— Allez mon bonhomme, viens par là que je te remette dehors. Je suis sûr que ta famille s'inquiète pour toi. Petit, petit, petit, minauda-t-il, les bras tendus vers le canard, prêts à attraper sa proie qui était presque à portée de main.

Celle-ci croisa le regard de l'humain. Son œil gauche le fixa et quand il aperçut les dix doigts prêts à le saisir, il se mit à cancaner et courut les ailes écartées vers la porte fermée.

Philippe saisit l'opportunité de voir le canard piégé dans le coin et se précipita sur lui. Son élan, motivé par l'enthousiasme, le fit bondir plus qu'il ne l'aurait voulu et son corps se retrouva étalé par terre.

L'animal en profita pour s'échapper. Il escalada la tête et piétina le dos de son agresseur. Philippe le sentit crisper les griffes dans la flanelle écossaise de son pyjama et d'un coup d'aile bien maîtrisé, lui claqua les fesses et s'envola vers la commode. Un juron accompagna cette prouesse physique jusqu'à l'atterrissage, moins bien contrôlé. L'oiseau se prit les pattes dans le cadeau. Celui-ci glissa sur le bois ciré pour finir dans l'enceinte connectée qui défia l'apesanteur à son tour. Elle finit au sol sous le lit dans un grésillement sinistre. L'animal tenta de retrouver son équilibre à force de grands coups d'aile. Les griffes lacérèrent le papier-cadeau et révélèrent une partie de la surprise.

« Encore un livre » eut le temps de déplorer Philippe avant que l'objet lui vienne en pleine tête, propulsé par les pattes palmées. L'animal

fit une chute et fini la tête la première dans les vêtements du lendemain. Philippe s'était relevé, une main frottait la douleur avec frénésie pour que ça passe. S'il voulait sauver le mobilier de sa chambre, il fallait immobiliser la bête. Et vite.

Arrêt sur image. Le canard, la tête coincée dans l'encolure de la chemise, les pattes passées à travers les boutons du torse. L'humain, dans son pyjama en coton écossais, le visage bouillonnant, les lèvres retroussées pour laisser passer des grognements. Un grésillement de l'enceinte encore en vie et tout se remet en mouvement.

S'écoulèrent quelques minutes de courses-poursuites à travers la pièce. Les acteurs enchaînèrent des figures dignes de grands cascadeurs. L'oiseau, peu dérangé par cette chemise fantôme qui le suivait, finit par sauter sur le lit et choisit ce moment pour se lâcher dans un bruit immonde.

— Non, non, non, implora Philippe en voyant une bouse verdâtre imprégner le tissu de parure de lit.

La chemise finit le travail en l'étalant.

Comme possédée, la main droite alla chercher au sol le cadeau auquel s'accrochaient encore quelques lambeaux de papier. Elle l'agrippa suffisamment fort pour avoir une bonne prise, et prépara son geste pour jeter le livre sur le canard avec une envie meurtrière.

Ce dernier, le regard terrorisé, se débrouilla pour escalader la table de nuit. Il la débarrassa de son réveil en bois sous le chant d'un coucou. Le bipède prédateur entama par réflexe un pas en avant lorsque les pattes se rapprochèrent du porte-documents encore intact.

Les deux individus se firent face. Les respirations haletantes emplissaient la pièce. Philippe montrait des yeux mauvais, le bras prêt à frapper pour assouvir sa vengeance. Bon sang, il avait prévu de passer une soirée tranquille, studieuse comme il les aimait et cet intrus avait tout ruiné. Et saccagé sa chambre par la même occasion. Son antre.

La main droite passa à l'action et balança le livre avec un geste rageur. Philippe n'avait jamais été bon lanceur dans sa jeunesse. Que ce

soit au basket ou au ballon prisonnier, personne ne le voulait dans son équipe. Et ça ne se cantonnait pas qu'aux sports.

Le canard pouvait s'en estimer heureux. Le cadeau s'écrasa sur le mur, loin de tout risque de blessure. Ce choc eut raison des reliques d'emballage coloré. Le livre retomba sur l'oiseau surpris d'être encore en vie et laissa échapper une page au sol. L'oiseau sursauta et voulut repartir vers le lit avec grand mal, car ses pattes glissaient sur le porte-documents. À force d'efforts, il réussit à trouver prise sur des feuilles qui une à une prirent leur envol dans la chambre, accompagnées des grands cris de désespoir de l'humain.

L'anatidé se blottit entre l'oreiller et la tête de lit. Il avait eu sa dose. La tête cachée, le derrière dépassait, recouvert du vêtement de couleur verdâtre auréolé de jaune translucide.

Les feuilles retombaient sur le sol dans un léger son de frottement. Sur un rythme de respiration saccadé, Philippe observa, tétanisé, la dernière s'immobiliser au sol. Une empreinte de

patte ici, des griffures là, le tout avec des coins cornés et une odeur de poulailler infecte. C'en était trop ! Un rictus s'afficha sur son visage lorsqu'il repéra sa proie en position de faiblesse. Il sauta sur le lit, en plein sur la déjection laissée plus tôt, et saisit sa prise. Il dut se retenir de serrer par représailles. Même si l'envie était là, il ne supportait pas céder à cette pulsion de colère.

Le responsable de ce capharnaüm était maîtrisé. Le canard émit un faible *coin* résigné. Rien de plus. Victorieux, l'humain exposa le canard à bout de bras :

— On fait moins le caïd-là !

Ils se regardèrent dans les yeux. Philippe se sentit un peu bête, car il ne trouva ni colère ni tristesse chez l'animal. Même pas de la peur. Alors que lui se réjouissait de sa gloire.

— Bon, tu en as assez fait, maintenant dehors !

Il se dirigea vers la fenêtre encore ouverte et au moment où il se pencha pour déposer le canard sur la gouttière, ce dernier se mit à gigo-ter et pousser des cris. Philippe, surpris par cette

réaction, recula d'un pas et l'observa. L'animal redevint calme. L'humain réitéra son entreprise, l'oiseau se dandina de plus belle.

— Alors ça ! Un canard qui a peur du vide ? s'exclama-t-il.

Il renouvela l'expérience une fois de plus.

Et encore une fois. Puis une autre.

— Vertige ou pas, tu vas retourner d'où tu viens. Tu as réussi à monter là, tu vas bien réussir à redescendre.

Bien décidé à faire fi du mécontentement de l'animal, il voulut le poser sur le bord du toit. Ce dernier se tordait le cou dans tous les sens à grands coin-coin tragiques. Philippe savait que s'il le lâchait maintenant, la pauvre bête tomberait du premier étage. Il voulait se débarrasser de l'animal, mais pas l'assassiner. Frustré, il le ramena dans la chambre. Au moment de lui faire une remontrance, le canard commença à donner des coups de patte et finit par lui griffer les avant-bras. L'humain, surpris par la douleur et ce regain de férocité, relâcha un peu son étreinte. L'anatidé profita de son plumage lisse pour

réussir à libérer une aile. Philippe sentit sa prise lui échapper. Il le rapprocha de son torse pour pouvoir replacer ses mains. C'est alors qu'il reçut une gifle monumentale qui lui fit voir des points blancs. Il se demanda ce qui venait de se passer, tout en essayant de ne pas lâcher ce fauve qu'il tenait comme il le pouvait entre ses doigts. Une deuxième gifle arriva, lui claqua le nez. Il comprit que cette aile était une arme redoutable et se jura de ne jamais plus se moquer de ces oiseaux qui se battent entre eux à la saison des amours. Il savait maintenant qu'aussi drôle que cela puisse paraître de l'extérieur, les combattants ne se faisaient pas de cadeau.

Tant bien que mal, il parvint à canaliser la bête et à replacer l'aile entre ses mains. Au diable la sensiblerie, il serra plus fort. Était-ce du sang qu'il sentait couler de sa narine ?

— Non, mais ça ne va pas non ? Espèce de sauvage ! s'écria l'homme.

Il s'essuya le nez d'un mouvement de tête sur son épaule, mais n'y vit pas de sang. En revanche, il ne pouvait pas en dire autant de ses bras.

— Tu aurais pu me casser le nez. J'aurais eu l'air malin à ma réunion de demain avec un pansement... ouch !

Le canard, d'un mouvement vif, venait de blottir la tête dans le creux du cou de Philippe. Ce dernier avait cru à une nouvelle attaque de prise de bec avant de sentir la douceur de la plume le long de sa clavicule. Il attendit, sur ses gardes, de voir ce qui allait se passer. Les deux individus restaient sans bouger, à l'écoute l'un de l'autre. Ce temps permit à Philippe de se reconnecter à lui-même. Il sentit dans ses mains le tac tac effréné du cœur du canard, et sur son corps, la morsure de l'air froid qui profitait de la fenêtre ouverte.

— *Appareil déconnecté, prêt à associer un nouvel appareil.* L'enceinte venait de grésiller la beauté du moment.

Le couple reprit vie. Il déplaça un peu ses doigts autour du canard. Il s'étonna de la douceur qu'il y trouva. C'était très agréable comme sensation. Par instinct, ses pouces se mirent à bouger. Il comprenait mieux pourquoi le

plumage de ces animaux était imperméable. Tout glissait sur cet assemblage. Il palpa un peu plus le canard et fut certain qu'il n'était pas sauvage vu la couche de graisse qu'il pouvait ressentir sous ses mains.

— Mais comment as-tu fait pour voler sur mon toit en étant aussi gras ? s'étonna-t-il.

L'oiseau retira sa tête et observa son porteur d'un œil qui laissait paraître une bonté. Il n'avait pas l'air de s'être vexé de la critique.

— Je vois que tu cherches à m'attendrir, mais tu ne vas pas m'avoir. Ce n'est pas parce que tu as le vertige que je ne vais pas te mettre dehors... par la porte d'entrée !

Ils se dirigèrent vers la porte. Philippe aperçut son dossier démantelé sur le sol. C'est à ce moment qu'il se rendit compte de l'ampleur de la catastrophe. Il n'eut pas le temps de savoir comment réagir, car son petit doigt de pied rencontra le bord de la commode. L'homme lança un chapelet de jurons, courbé sur le meuble, à se frotter le pied contre son autre jambe. Une fois le pic de douleur passé, il resta là, à prendre

d'amples respirations, le regard fixé sur la relique du dossier. Entre deux feuilles, une page du livre qui n'en était pas une attira son attention. Le quadragénaire eut un geste d'hésitation en voyant l'écriture de sa petite sœur.

— Tiens, c'est étonnant qu'elle ait écrit autant. Habituellement, c'est juste un « joyeux anniversaire, mon grand frère ! Lit ce livre, ça changera ta vie ! » dit-il alors qu'il oubliait la douleur.

Il se mit à genoux et coinça le canard sous un bras. Ce dernier ne broncha pas. L'humain prit la carte postale, la retourna pour jeter un œil au recto. Rien de clinquant, un joli dessin de bouquet de fleurs. Même pas un joyeux anniversaire. Il passa avec une aisance étonnante, ses longues jambes dans la position en tailleur, puis commença à lire.

« Coucou mon grand frère ! Tu vois, cette année, j'ai enfin compris que je n'avais pas à t'offrir des cadeaux pour t'obliger à changer. Tu as le droit de vivre la vie qui te plaît. Ne m'en déplaise. Tu connais ma passion pour les livres

et le développement personnel! Alors, je t'en offre quand même un (smiley dessiné qui tire la langue). J'aimerais tant que tu le lises celui-là. Même un paragraphe. Moi, quand je l'ai lu, j'ai pleuré et tellement culpabilisé d'être une mauvaise sœur et de ne pas avoir vu cela chez toi. Prends soin de toi. Bisous (4 petits cœurs dessinés) »

— Mince alors, dit-il.

Il avait un pincement au cœur. Le canard le regardait en silence.

— J'aurais dû l'ouvrir avant ce cadeau.

Ces dernières années, il avait réussi à remplir une étagère entière de livres dans son bureau : mieux réussir sa vie, ou tout simplement avoir une vie, mieux manger, comment dire non aux autres, comment être le plus heureux du monde en 10 leçons... Et à part avoir dégoté deux ou trois recettes de cuisine *healthy* qu'il utilise, les autres livres sont passés directement du déballage du paquet-cadeau à la bibliothèque.

Philippe se releva sans s'aider de ses bras et prit le livre qui gisait à moitié ouvert à

l'envers, sur la table de nuit. Après avoir décorné les pages avec sa main libre, sous le regard attentif du canard, il le ferma et regarda la page de couverture : «*Les neuro-atypiques : la galère d'une vie relationnelle.*» Il retourna le livre et laissa ses yeux parcourir la quatrième de couverture. Pas de solution miracle en vue, juste de la compréhension d'un état d'être. Il se mordilla les lèvres pour bloquer cette émotion naissante en lui.

Un coin-coin brisa la bulle intemporelle dans laquelle il errait. Hébéété, il regarda le canard. Il semblait interroger Philippe de façon si étonnante, que ce dernier ne put réprimer un rire.

— Allez, il va être temps de s'occuper de toi maintenant. Tu ne vas pas rester là toute la nuit, lui dit-il en reposant délicatement le cadeau de sa sœur sur la table de nuit.

Toujours le canard serré sous son bras, il quitta la pièce sans un regard pour son dossier et descendit les escaliers en clopinant vers la porte d'entrée. Deux tours de clé, il appuya sur la

poignée et lorsque l'air extérieur s'engouffra, il eut le souffle coupé.

— Bon sang, je ne m'étais pas rendu compte qu'il faisait un froid de canard ce soir, ironisa-t-il en direction de l'intéressé. Ça n'a pas l'air d'être un dicton qui te plaît à première vue.

L'humain commençait à avoir la chair de poule et les pieds frigorifiés sur le carrelage. Il n'arrivait pas à se décider à poser son intrus sur le pas de la porte et reprendre sa vie normale.

— Je ne sais pas pourquoi je me prends la tête, tu es un animal, tu es habitué à vivre dehors par tous les temps, non ?

Aucune réponse.

— Ce n'est pas un temps d'hiver qui va avoir ta peau. On fait bien des doudounes en duvet de canard. Toi, tu l'as intégré sur toi. Allez, hop, courage à toi et bonne nuit.

S'il ne passait pas à l'action maintenant, il ne le ferait jamais et il ne sentait plus ses doigts de pieds. Il attrapa le canard à deux mains et commença à se pencher.

— Ah bah non alors !

Le canard venait de remettre sa tête dans le cou de l'humain. Coupé dans son élan, il sut que le moment était passé. Il en profita pour refermer cette porte glaciale et alla réfugier ses pieds dans les premières chaussures qu'il trouva. Le froid avait eu don d'anesthésier son doigt de pied meurtri.

— Bon, que faire de toi ?

Comme à son habitude lorsqu'il réfléchissait, il se mit à arpenter le rez-de-chaussée. De la cuisine au salon, du salon à la cuisine. Il s'arrêta devant la porte qui menait au garage.

— Je te propose de te trouver un carton pour la nuit...

Il prit conscience qu'il caressait le cou du canard durant toute sa réflexion. Cette douceur était addictive.

— Assez spacieux pour que tu sois à ton aise. Et demain matin avant le boulot, on ira voir chez les voisins pour retrouver tes propriétaires. Ça te va ?

Philippe scrutait les étagères sur lesquelles s’alignaient des caisses et des cartons étiquetés de leurs contenus, le long d’un des murs de son garage. Trop petit, trop étroit, trop fragile. Rien ne convenait pour contenir l’animal durant la nuit. Il se retourna. Rien non plus de ce côté-là à part la tondeuse et son vélo VTC presque neuf. Le canard quant à lui semblait se satisfaire de sa condition avec patience. Il avait posé la tête le long du torse de son porteur, ce qui n’avait pas manqué d’attendrir ce dernier.

— Peut-être que si je te mets sous le panier à linge retourné avec le cageot de journaux par-dessus ? Hum... Non. Tu serais capable de parcourir la pièce en poussant le panier ou pire encore, de te faire tomber le carton dessus et couic le canard ! ajouta-t-il, un sourcil haussé, amusé par sa vision.

À défaut de solution convenable qui assurerait la survie de l’animal pour la nuit, Philippe devait se résigner, non sans résistance, à le lâcher dans son garage. Cela signifiait, premièrement, de devoir le rattraper le lendemain,

ce qui n'était pas une mince affaire vu ce qu'ils venaient de vivre. Deuxièmement, de devoir accepter que cet animal allait tartiner le béton de ses excréments. Et troisièmement, que l'odeur qui en résulterait, imprégnerait la pièce, voir la maison entière pendant des jours, même après que le canard sera retourné dans sa famille. Mais quelle autre solution avait-il ? Le saucissonner avec de la ficelle de cuisine et l'enfermer dans le tambour de la machine à laver ?

— Mon Dieu, quelle idée ! La fatigue et l'énervement commencent à m'assommer. Un petit effort, Philippe, procédons par ordre.

Il établit un rapide programme mental le temps d'un aller-retour le long du garage. Il se réserva un créneau d'une bonne demi-heure dès son lever, pour capturer son « invité » et, chercha une idée pour être sûr d'y arriver. Une lui vint en tête. Il la repoussa alors que sa nouvelle manie de caresser le cou du canard l'avait repris. Ça paraissait stupide, mais pourquoi ne pas tenter après tout ? Il leva le canard devant ses yeux et lui annonça :

— Passons un contrat entre nous. Je te laisse libre dans cette pièce, avec de l'eau et de quoi manger, et en contrepartie, tu te laisses attraper rapidement et dans le calme demain matin ? Qu'en penses-tu ?

Pour unique réponse, le canard émit un son qui semblait plutôt positif. L'accord fut passé et l'anatidé rendu à sa liberté. Le bol d'eau promis fut une aubaine. Il y trempa allègrement son bec, sa tête et bientôt les deux pattes. Sous le poids du canard, le bol se renversa. L'animal observa, l'air déçu, l'eau sur le sol. Devant cette scène pittoresque, Philippe émit un rire et ramena de la cuisine, une bassine en plastique remplie d'eau. L'oiseau y rentra avec maladresse et la trouva fort à son goût pour son bain du soir.

L'humain attrapa à pleins bras le cageot de journaux de l'Ouest-France stocké sur les étagères. Sa mère les lui avait donnés pour nettoyer les carreaux. Avec cette quantité, il avait de quoi faire briller toutes ses fenêtres jusqu'à la fin de sa vie. Au risque de perdre une décennie d'autonomie de carreaux propres, il étala les feuilles

sur une partie du sol. L'eau de la bassine avait déjà débordé. Il opta pour mettre des serpillières autour plutôt que le papier journal. Puis, il bougea la tondeuse et le vélo de façon à faire une barricade au travers de la pièce.

— Voilà. Ce n'est pas que je tiens au béton, mais si mon garage pouvait ne pas sentir la volaille pour toujours, j'en serais ravi. J'ai pu constater que tu as le transit généreux.

Le canard, occupé à se frotter les plumes avec le bec qu'il trempait dans l'eau, ne réagit pas au reproche.

Il restait encore une question à élucider. Que diable mangeait un canard ? À part du pain que les bonnes-gens lançaient copieusement dans les parcs alors qu'il était inscrit sur une pancarte « Le pain est dangereux pour les canards — merci de ne pas les nourrir ».

Philippe profita que le canard tournait en rond dans sa bassine en caquetant de joie pour se dépêcher d'aller chercher son téléphone dans sa chambre. Il fut saisi par l'air glacial qui régnait. Il courra fermer la fenêtre restée grande ouverte

puis s'activa vers la table de nuit. Il ne conta pas s'attarder dans ce froid. Comme il s'y attendait, son smartphone n'était plus à sa place. Le quadragénaire souleva la couette et les oreillers. Il se mit à genoux et l'aperçut sous le lit. Après avoir vérifié l'absence de crotte de canard alentour, il s'allongea et se hissa pour l'atteindre. Une fois relevé, il crut entendre un bruit de canard plus fort que les autres et son esprit s'emballa en imaginant l'oiseau courir partout dans la maison. Les marches d'escaliers glissèrent deux par deux sous ses pieds. En trois enjambées, il traversa la cuisine pour rejoindre le garage où le fauteur de trouble baignait dans sa mini piscine. Philippe souffla pour retrouver son souffle.

Le canard sous les yeux, il déverrouilla son écran, le monta à hauteur de visage puis demanda :

- Hey Google, qu'est-ce que mange un...
- Coin-coin-coin !
- Désolé, je n'ai pas compris votre question, déclina une voix robotisée.
- Coin-coin...

— Ceci est le chant du canard. Le canard est de la famille des anatidés...

— Arg! veux-tu bien te taire deux minutes? maugréa l'humain en faisant un signe de la main.

— Je répondais à votre question...

— Mais pas toi! Je parle au canard!

— Le parler du canard se dit...

Philippe rembarra l'assistant vocal et se décida pour la méthode à l'ancienne : écrire sa question dans le moteur de recherche.

— Alors... Les canards sauvages mangent des algues, des insectes, des graines, des plantes, des poissons... hum. Pas très appétissant. Et les canards domestiques mangent des céréales, des légumes frais et même des fruits. Ah, je vois que vous y avez gagné à vous laisser apprivoiser. Il y a aussi des vers, des escargots, des limaces, des grillons; pour ça tu te débrouilleras seul... et du yaourt nature sans sucre ajouté! Et bah! Monsieur est fine bouche.

— Coin...

— Ne bouge pas, je vais voir ce que je peux te trouver.

Il commença par se laver les mains avec une bonne dose de savon puis il réitéra l'opération une seconde fois. Un de ses longs bras s'étendit vers les placards du haut et en sortit une coupelle et un bol. Demi-tour vers le frigo, l'autre bras attrapa un yaourt nature au lait de brebis bio. Sans regarder, sa main gauche tira sur un tiroir et en sortit une petite cuillère. Un léger coup de hanche referma le meuble. Enfin, ses jambes se plièrent tout en douceur pour se mettre à hauteur des étagères où attendaient les fruits secs, et autres graines, ainsi qu'un paquet de muesli cinq céréales.

Deux minutes après, le repas du soir fut servi avec un certain style. Ce devait paraître tellement appétissant que le canard sortit de la bassine pour aller y faire honneur.

— Ça fait plaisir à voir !

L'oiseau testait un peu les mets les uns après les autres. On pouvait ressentir ses préférences en fonction du nombre de gazouillis émis

à chaque fois. Le muesli remporta le concours haut la main, au point où il ne resta, rapidement, plus une trace. Absorbé par ce spectacle, Philippe bâilla à s'en décrocher la mâchoire alors qu'il s'appuyait contre le chambranle de la porte.

— Il se fait tard. Tu as tout ce dont tu as besoin pour ta nuit.

Il se sentit bête à lui souhaiter une bonne nuit puis ferma la porte après avoir éteint la lumière, non sans se demander si l'animal voyait dans l'obscurité.

Le contrecoup de la soirée commençait à se faire sentir pendant qu'il montait les escaliers d'un pas lourd. Une fois de retour dans sa chambre, il se frictionna les bras. L'air y était encore bien frais. D'un regard sur le bazar autour de lui, il ne put se résigner à se coucher et se mit à ranger. Il prit sur lui d'ouvrir la fenêtre pour scruter son toit, afin d'être sûr qu'il n'y avait pas une autre surprise dehors. Les voisins avaient encore de la lumière chez eux malgré l'heure tardive. Il inspira une grande bouffée d'air froid avant de fermer.

— Allez, c'est parti ! annonça-t-il, les poings sur les hanches en se tournant.

Par chance, l'enceinte fonctionnait encore. Il relança Saint-Saëns le temps de défaire son lit, une moue de dégoût sur le visage. Il fit une boule avec tous les draps et ses affaires du lendemain et la posa du bout des bras dans le couloir.

— Arf ! C'est infect cette odeur. Je vais quand même faire un pré-lavage ce soir sinon c'est bon à jeter si ça sèche, décida l'homme, le nez froncé par l'odeur acide qui émanait du tas.

Il fouilla dans sa commode, en sortit un autre pyjama en flanelle identique, mais de couleur bleue. Il voulut remplacer celui qu'il portait, mais changea d'avis. Mieux valait tout descendre à la machine avant de mettre des vêtements propres et frais.

Quand il entra dans le garage, le canard finissait les derniers fruits secs de sa ration. Philippe chargea sa machine à laver, mais tout ne tenait pas dedans.

— Bon, ça aurait été trop beau. Je vais être obligé de faire deux cycles et d'attendre.

Un bip retentit et la machine se mit en branle. Philippe se déshabilla sans traîner, le garage manquant d'isolation, avant de repartir à la salle de bain. Il nota au passage que le canard était retourné dans sa bassine, le gosier déformé tellement il s'était repu.

Un nuage de vapeur accompagna l'homme lorsqu'il sortit de la pièce d'eau, dans son pyjama propre. Les joues rougies par la chaleur, il s'arrêta sur le pas de sa chambre à regarder le dossier gisant, sale, chiffonné, voire déchiré, sur le parquet. L'idée même de finir sa relecture l'écœurait. Il ressentit une acidité dans son estomac. Demander une copie à l'imprimerie avant son rendez-vous relevait de l'impossible à cette époque de l'année. Et il ne pouvait pas y aller avec... ça ! C'était inimaginable. Pour qui allait-il passer ? Lui, l'homme sérieux, le salarié de confiance, celui qui sauve les situations les

plus chaotiques. Il eut honte de lui. Ce sentiment de médiocrité refit surface comme un diable sort d'une boîte à musique. Être un enfant irréprochable puis un adulte travailleur et responsable lui avait permis de ne pas se retrouver trop en marge des autres. C'était son laissez-passer dans la vie quotidienne. Qu'allaient faire de lui ses collègues lorsque cette histoire s'ébruiterait ? D'ailleurs, qui y croirait ? Il imaginait déjà les messes basses dans les couloirs lorsqu'il passerait « tiens regarde, c'est le gars qui soi-disant a eu un canard qui est rentré par sa fenêtre et a saccagé toute sa piaule et le dossier le plus gros de l'année la veille de la signature ! Nan, mais sérieux ! Le gars, il pensait qu'on allait gober ça ? »

Il eut un frisson et se frotta le bras pour ressentir la douceur de la flanelle :

— Allez, Philippe, arrête de te faire des films. Respire et passe à l'action.

Il rassembla les feuilles et se dirigea vers la lingerie au fond du couloir. Il déposa le dossier dans les étagères sur une pile parfaitement

alignée de draps-housses. En trois gestes précis et quelques crissements métalliques, la table à repasser fut montée, le fer branché, le tas de linge sale au sol poussé du pied pour libérer l'espace. Philippe trouva un tissu microfibre dans le coin produits ménagers de la salle de bain, le mouilla et commença à trier les feuilles une à une. Il frota comme il put, celles qui avaient des traces de pattes. Ça n'enlevait pas toutes les tâches. Ça en atténuait une partie ou bien ça les étalait, en fonction. Pour les plus froissées, il leur réserva un coup de repassage « textile fragile » avec un petit coup de vapeur. Un bout de scotch pour celles qui étaient déchirées et il remit tout en ordre dans la protection. Honteux du résultat, il alla le poser sur le meuble d'entrée, ses clés de voiture bien en évidence dessus. Bien qu'il fût improbable qu'il l'oubliât.

Il rangea le matériel de réparation avec beaucoup moins de douceur qu'au montage et en profita pour chercher de nouveaux draps. C'est à ce moment qu'il réalisa que le tas de linge en attente d'être lavé était son autre parure en flanelle.

— Et mince ! J'ai oublié de la mettre à la machine. Quel idiot ! Décidément, rien ne va ce soir.

Il eut beau regarder dans les ensembles rangés dans les étagères, il ne restait que des draps en coton et il le savait.

— Je n'aime pas dormir là-dedans l'hiver. C'est froid. Je vais être obligé de mettre des chaussettes, bougonna le quadragénaire, se frictionnant le visage de ses mains.

Il se contenta du premier ensemble qui lui tomba sous la main et retourna faire son lit.

Une fois la chambre en ordre, il ouvrit les tiroirs de sa commode et composa sa nouvelle tenue du lendemain. La chaise retrouva sa raison d'être ; la chambre, un semblant de normalité. Les draps avaient beau être lissés, Philippe ne pouvait s'empêcher de repasser ses mains dessus, de tirer les coins de la housse de couette, de tapoter les oreillers, mais rien n'y faisait, toujours pas de flanelle. Il soupira, le moral dans les chaussettes en laine, tricotées par sa mère, qu'il avait maintenant aux pieds.

Il frôla son réveil de la main et l'heure apparut sous le chant de la chouette hulotte.

— La machine doit être finie. Une petite demi-heure et je vais enfin pouvoir me coucher !

L'homme voulut prendre son téléphone, mais changea d'avis. Le livre de sa petite sœur prit place sous son bras, pour lui tenir compagnie le temps du lavage.

Il eut la surprise de découvrir le canard endormi, le bec sous l'aile dans sa bassine, lorsqu'il alluma le garage. Il sourit à cette vision attendrissante et lança la deuxième fournée de linge odorant.

Trente minutes, c'était un laps de temps idéal pour se faire une infusion de tilleul. Il en adorait le goût subtil, très légèrement sucré en bouche. Sans compter que cette plante avait le pouvoir de le calmer et de le préparer à une bonne nuit. Il doubla la dose de fleurs pour sa tasse. La soirée avait été longue et le lendemain le sera encore plus. Autant mettre toutes les chances de son côté pour passer une bonne nuit. Dès que l'eau frémissante fut plongée dans la

tasse, l'odeur si attendue lui titilla les narines. Il afficha un sourire enfantin. Des souvenirs de soirées chez ses grands-parents lui revenaient toujours en tête avec ses senteurs. Il s'assit, enroula une main autour de la chaleur de la tasse fumante et de l'autre, caressa la page de couverture du livre. Une respiration passa, et ses doigts tournèrent une page. Puis une seconde...

Une mélodie le tira de sa lecture. La machine chantait la fin de son programme. À croire que même l'électroménager avait besoin de montrer sa joie de travailler. Philippe se laissa le temps de finir son chapitre et retourna le livre ouvert sur la table pour garder sa page. Il but les deux dernières gorgées de son infusion, désormais tiède, le regard perdu dans le lointain. Ce livre le touchait. Plus qu'il ne l'acceptait.

Le canard, toujours le bec sous l'aile, ouvrit un œil vaseux lorsque l'humain appuya sur l'interrupteur, mais aucune plainte pour manque de calme ne fut déposée.

— En même temps, c'est un peu ta faute tout ce tapage. C'est de bonne guerre que je te

réveille une paire de fois. J'avoue que j'apprécie cette petite vengeance puérile quand je vois la tête que tu fais, ricana-t-il.

Il laissa son esprit vagabonder à ce qu'il venait de lire, le temps de vider le tambour. Il se retourna face à l'ampoule du plafond et fit l'homme de Vitruve, sa housse de couette en main. Il restait une légère trace d'excrément de canard qu'il savonna vigoureusement avec du savon détachant et remit le tout dans la machine. Un bouchon de lessive trouva place dans le compartiment adapté.

— Voilà, tout est prêt. Je n'ai plus qu'à lancer le programme demain matin. Maintenant, au lit ! s'exclama-t-il en direction de cet œil qui l'observait discrètement. D'ailleurs, si pendant ton sommeil, tu me trouves une solution pour le contrat que tu as détruit, je suis preneur.

Une fois allongé dans son lit, la couette jusque sous le nez, son corps ne cessait de

changer de position. À chaque fois, le contact des draps froids lui tirait un grognement associé à un frisson généralisé. Il tirait plus fort la couette autour de lui jusqu'à finir enroulé dedans. Son cerveau quant à lui, tournait en boucle entre le propriétaire du canard à retrouver au plus vite, à une solution pour la réunion avec son client dans la matinée, la vision de son dossier réparé, les quelques infos qu'il avait lu, et le canard : est-ce qu'il ne va pas s'endormir dans sa bassine et se noyer ? Tous ces éléments se mélangèrent en film catastrophe et l'emmenèrent, bien tard dans la nuit, au pays des songes maussades.

21 décembre

Quand Philippe rouvrit les yeux, ce fut pour trouver le bouton d'arrêt du rouge-gorge qui chantait à tue-tête. Affalé sur le côté, le bras pendant le long du lit, il commençait à se redormir quand son inconscient lança la routine matinale. Il s'assit sur son lit et s'étira les jambes, le dos puis les bras avec quelques exercices de stretching et de respiration. Vint le passage à la salle de bain. Il sortit de l'étagère murale une boîte de rasage, seul objet récupéré de son grand-père, la posa sur le lavabo, et avec délicatesse souleva le couvercle. Chaque matin, il revoyait son aïeul faire les mêmes gestes lorsqu'il passait ses vacances d'été chez eux. Ses souvenirs guidaient ses mouvements. L'eau fraîche pour

rincer son visage eut raison des dernières traces de sommeil. Le dos de la main caressa ses joues pour vérifier que son travail était impeccable. Il retourna dans la chambre, pour enfiler sa tenue du jour, puis prit le chemin de son petit-déjeuner. C'est en arrivant à la porte de la cuisine que la réalité le rattrapa. Le canard cancanait dans le garage.

— Au moins, il ne s'est pas noyé dans sa bassine, marmonna Philippe, la voix éraillée.

Il décida de déjeuner avant de s'occuper de son hôte. Après tout, il n'allait pas laisser cet animal entacher le début de sa journée après qu'il a gâché sa soirée et sa nuit.

Philippe prit la bouilloire électrique pour la remplir et tira un mug du placard. En se servant un bol de muesli et un thé vert bergamote, il lui vint à l'esprit qu'il avait le même régime alimentaire que le canard, avec une pointe d'amélioration ! Cela le fit sourire. Comme à son habitude, il posa son smartphone sur la table pour prendre connaissance des nouvelles du jour puis se reprit. Il fit un aller-retour dans sa chambre et

revint s'asseoir, le cadeau de sa sœur en main. Ses yeux passaient de mot en mot avec avidité pendant que sa main droite portait son thé en bouche. Il s'appuya sur le dossier de sa chaise puis regarda par la fenêtre, le regard brillant de plein d'émotions contradictoires. Le jour pointait son nez. La rue était encore calme. Aucun son ne passait le double vitrage des fenêtres. Seul un bruit d'éclaboussure arrivait de la pièce voisine. Le canard faisait sa toilette. Un coup d'œil à l'horloge analogique postée sur le haut du frigo et Philippe alla ranger les ustensiles dans le lave-vaisselle.

Un regard vers le livre le décida à envoyer un texto de remerciement à sa petite sœur. Puis, le sachet de muesli en main, il entra dans le garage. Il y trouva monsieur Canard toujours dans sa bassine. L'eau n'y était plus très claire, mais lui semblait toujours aussi heureux d'y patauger. Une légère odeur âcre fit plisser le nez de l'humain. Cela lui rappela l'état de sa chambre le soir passé. Le volatile sortit avec enthousiasme lorsqu'il entendit les céréales

tomber du sac. Il les dévora sans demander son reste, toujours en jacassant.

À voir l'animal si occupé à l'ouvrage, Philippe se dit que c'était le bon moment pour l'attraper. Il voulait arriver en avance au bureau pour passer voir son directeur et expliquer son problème avant son rendez-vous client. L'heure avançait et il tenait à rendre cet animal à ses propriétaires avant toute chose.

Il décrocha d'un porte-manteau au fond de la pièce sa veste de bricolage qu'il enfila. De retour au-dessus du canard, il se concentra pour avoir une bonne prise autour du corps dès la première fois. Son nez encore sensible lui rappela qu'il n'aurait pas de deuxième essai. Doucement, il approcha du dos de l'anatidé et d'une prise rapide et efficace, le saisit avec fermeté. Le canard émit un coin-coin. Était-il frustré de ne pas pouvoir finir son petit-déjeuner ? En tout cas, il se semblait se rappeler son contrat verbal de la veille. L'animal sous le bras, pour se libérer l'autre main afin de lancer la machine à laver, Philippe traversa la maison. Il s'arrêta à la porte

d'entrée, la main sur la poignée. Il prit une profonde respiration, ferma les yeux et expira par la bouche.

— Allez. Prends sur toi Philippe, ça va bien se passer. De toute façon, il faut bien aller rendre ce canard.

Ce dernier l'observait avec insistance.

— Tu te demandes ce qui ne va pas chez moi, ou bien tu essaies de me donner du courage ?

Philippe fit une moue, ouvrit la porte d'entrée qu'il verrouilla derrière lui puis fila à travers l'allée gravillonnée du jardin. D'un regard discret, il observa son hôte, étonné que ce soit aussi facile.

Après avoir vérifié qu'il avait bien refermé son portillon, Philippe remonta la rue vers la maison d'à-côté. Sur le trottoir d'en face, deux vieilles dames baladaient leurs chiens. Il se demanda s'il pouvait passer sans qu'elles le remarquent. Mais ces dernières s'arrêtèrent, tournées dans sa direction. Il fit un signe timide de la main pour les saluer accompagné d'un

sourire crispé. En réponse, bien malgré lui, elles entamèrent la discussion :

— Bonjour, monsieur Berthot, c'est rare de vous voir vous balader de si bon matin ? D'ailleurs, c'est rare de vous voir vous balader tout court ! commença la plus distinguée.

Emmitouflée dans son long manteau sobre en feutre marron, elle portait un chapeau du même style. Son chien, de pure race, portait un manteau identique. Dès que sa maîtresse se fut arrêtée, le chien s'était assis à côté d'elle. Bien droit, le regard fier.

— Bonjour monsieur mon voisin, enchaîna sa collègue. Que portez-vous sous votre bras ? Oh ! Vous avez adopté un chien, quelle bonne idée ! Vous verrez, ça change une vie, continuait-elle.

Elle commença à traverser la route pour se rapprocher de lui, suivie par sa comparse.

Son roquet croisé Caniche qui lui servait d'animal de compagnie tirait comme un fou en jappant à s'en déchirer les cordes vocales.

— Bonjour mesdames. Non, je n'ai pas

adopté de chien, je suis bien trop occupé pour prendre en charge un individu.

Philippe affichait un sourire et une intonation qu'il espérait décontractés.

— C'est un canard que j'ai trouvé sur mon toit cette nuit. Vous ne sauriez pas à qui il appartient à tout hasard ? les questionna-t-il.

À défaut d'être à l'aise de faire la conversation, il pensa qu'il avait la chance d'être tombé sur les deux commères du quartier.

— Un quoi, vous dites ? demanda la première.

La seconde se pencha un peu plus près vers le supposé chien et retroussa son nez en une grimace pour ajuster sa vision. L'homme, peu habitué par autant de proximité, fit un pas en arrière de façon tellement naturelle que les deux dames ne se rendirent compte de rien.

— Oh, mais c'est un canard ça ! Mais où l'avez-vous trouvé ? dit-elle avec un air surpris.

— Sur mon toit. Cette nuit. Je ne sais pas à qui il appartient. J'imagine qu'il ne doit pas venir de loin... Auriez-vous une idée du propriétaire ?

Philippe avait porté son épaule en avant pour mettre en valeur son invité surprise. Ce dernier, stoïque, contemplait la scène avec intérêt, gardant un air méfiant vis-à-vis du canidé hystérique qui s'étouffait à moitié au bout de sa laisse.

— Alors là, je ne vois pas du tout, mon pauvre monsieur, dit la propriétaire du chien de race indéfinie.

Elle était de stature costaute, bien ancrée au sol. Son manteau imperméable, trois quarts, de couleur violette, ne faisait rien pour affiner sa silhouette. Quant à son bonnet de laine rouge, à peine posé sur le haut de sa tête, il lui donnait l'air d'un vieux pêcheur breton sortant du PMU avec quelques grammes d'alcool dans le sang.

— C'est un canard d'élevage ça. Il est bien gras comme il faut. Prêt pour les repas des fêtes. Vous allez en faire quoi ? continua-t-elle sur sa lancée.

— Heu... Je ne sais pas trop. J'espérais qu'il venait du voisinage et donc, de vite retrouver ses propriétaires. Je vais aller demander aux

voisins du 17. Peut-être sauront-ils me renseigner, ajouta-t-il déjà sur le départ.

— Tenez-nous au courant. Pendant ce temps, nous en causerons de notre côté. Nous vous souhaitons une bonne journée, monsieur Berthot, annonça la grande dame.

— Bonne journée à vous aussi, mesdames. Merci pour votre aide.

Ils s'en allèrent chacun dans leur direction, sauf le chien de la petite costaude, qui tirait en sens inverse, absorbé par le canard. Philippe se questionnait sur le nombre de croisements d'individus canins avec des tares congénitales pour arriver à ce genre de chien... Comment pouvait-on imaginer qu'il descendait du loup ? Il pesait à peine un kilo, mais faisait du bruit comme cinquante. Même de pure race, l'autre chien était tout aussi éloigné de leur ancêtre commun qui n'aurait fait qu'une bouchée de cette descendance. Qu'est-ce qui passait par la tête de l'humain pour pousser les sélections jusqu'à ce genre de résultat ? C'est à ce stade de sa réflexion qu'il arriva devant le jardin du numéro 17.

La maison semblait un peu plus ancienne que la sienne et gardait un certain charme. Son jardin ajoutait de la valeur à l'ensemble par son esthétisme. Juste ce qu'il fallait de rigueur pour garder une ambiance naturelle et abondante, même à cette période nue de l'année. Une petite rambarde en bois de palettes peintes en bleu océan bordait le tout.

Philippe observa autour du portail, mais n'aperçut pas de sonnette ou autre outil pour annoncer sa présence. Comme à chaque fois dans ce cas-là, il se mit à grommeler. Pourquoi les gens ne mettent-ils pas leur sonnette à l'entrée de leur terrain, au lieu de la mettre à la porte de la maison qui se situait à l'intérieur du jardin clos ? Il avait à ouvrir le portillon, entrer dans un jardin inconnu, le traverser, y trouver la porte d'entrée. Tout cela avec le sentiment d'être en fraude à chaque pas. Philippe et le canard arrivèrent jusqu'à cette fameuse porte d'entrée. L'humain jetait des regards coupables à gauche et à droite. L'oiseau se faisait tout petit lui aussi, la tête rentrée dans le

corps. Le bipède appuya sur la sonnette. Rien ne se passa.

— Mince, la sonnette n'a pas l'air de fonctionner, chuchota-t-il à l'intention de son père.

Il toqua à la porte. Doucement au départ, puis plus fort la fois d'après vu que personne ne venait, malgré le bruit de la télévision qui leur parvenait à travers la porte. Cette fois, des pas se rapprochèrent. Philippe tapotait des doigts sur son pantalon en même temps qu'il piétinait. Il espérait ne pas déranger ses voisins de si bon matin. Une couronne de sapin et de houx, ornementée de jolies décorations de Noël, trônait sur la porte d'entrée. Un lutin se balançait à la création de végétaux frais en exposant une pancarte « merry christmas ! » La porte s'ouvrit sur une dame d'une cinquantaine d'années. Son visage paraissait déjà bien réveillé. Son premier regard tomba sur le canard toujours sous le bras. Puis d'un air dubitatif, elle remonta du bras jusqu'au visage gêné de Philippe.

— Heu... Bonjour Madame. Excusez-nous du dérangement à cette heure matinale. J'ai trouvé ce canard sur mon toit cette nuit. Je cherche à qui il appartient. À tout hasard, est-ce qu'il vient de chez vous ?

Il avait dit cela d'un ton assez rapide, sa voix plus haute d'un dièse, les yeux qui oscillaient entre front et bas du visage sans s'attarder sur les yeux de la voisine.

— Bonjour. Non désolée. Nous n'avons qu'un chat ici.

Sa voix était posée, claire. Elle transpirait la bonne humeur. Philippe, lui, sentit un poids charger ses épaules.

— Mais c'est une histoire épique que vous me racontez là ! Il ne m'a pas l'air d'un canard sauvage. Comment a-t-il pu atterrir jusqu'à votre toit ? Il arrive à voler ? poursuivit-elle.

— Il faut croire que oui, répondit Philippe. Vous n'avez pas une idée de qui est son propriétaire ?

Elle réfléchit en regardant les maisons alentour puis sembla étendre mentalement sa

recherche. Philippe espéra de tout cœur qu'elle revienne victorieuse de sa prospection.

— Non. Malheureusement pour vous, je ne connais personne autour d'ici qui a des canards.

— Mince.

Sa voix avait retrouvé son timbre habituel.

— Il y a bien une maison, un peu plus loin, qui a deux poules, mais pas de canard. Vous avez essayé d'appeler les vétérinaires ? Peut-être que le propriétaire le recherche de son côté et a prévenu les différents cabinets. Ou, de poster sa photo sur les réseaux sociaux ? Quand notre fils a perdu son chat avant l'été, on a imprimé une photo de lui avec notre numéro de téléphone qu'on a placardé partout. Vous pourriez tenter ? Peut-être que ça pourrait fonctionner...

Philippe fit une moue perplexe devant cette dernière idée.

— Je n'avais pas pensé à tout cela, dit-il par politesse. Je vais appeler les centres vétérinaires ce matin, déjà.

Il ajouta avec un raclement de gorge incommode :

— En revanche, je ne suis pas sur les réseaux sociaux.

— Ah mince ! Si vous voulez, je peux faire une photo et la diffuser de mon côté ? Et je vous tiens au courant si j'ai des pistes ?

— Très bonne idée ! Merci beaucoup, répondit-il, soulagé de ne pas avoir ressenti de jugement de la part de sa voisine. Je vous laisse mon numéro de téléphone portable ?

La voisine sortit son smartphone de la poche arrière de son jean, le déverrouilla, tapota, fit glisser son doigt et inscrivit le numéro que son voisin lui dicta.

— Et la photo maintenant. Attention...

Le canard posa de son plus beau profil.

— Voilà ! Parfait ! Je m'en occupe de suite, dit-elle, satisfaite.

— Je vous remercie une fois encore, Madame. Nous vous souhaitons une belle journée et encore désolé de vous avoir dérangée, ajouta-t-il en se préparant à repartir.

La dame reprit la parole :

— Il semble tranquille avec vous. C'est

la première fois que je vois un canard se laisser transporter si calmement sous le bras d'un homme.

Philippe regarda le canard. Le canard regarda Philippe. La voisine ajouta :

— En tout cas, si vous ne trouvez pas à qui il est et que vous ne savez pas quoi en faire, vous pourrez toujours le manger à Noël. Il a l'air bien gras !

Le canard commença à gigoter, en réponse, la prise du bras se fit plus ferme.

— Je n'y avais pas pensé non plus. Où trouve-t-on un endroit pour... comment dire... le préparer au sacrifice ? questionna-t-il.

L'animal, loin de se calmer, pinça la veste et la tira comme pour forcer son porteur à lâcher son étreinte.

La femme rit :

— Pour un canard, il vaut mieux le faire soi-même. Ce n'est pas très compliqué en soi, mais il faut pouvoir passer à l'acte. Vous avez plusieurs moyens. Par exemple, le plus répandu est de suspendre la volaille par une patte puis

de venir entailler le palais à l'aide d'un couteau...

— Coin coin coin !

— Ah très bien, merci, mais je ne pense pas en être capable, ni même le vouloir, la coupai Philippe en même temps qu'il s'appliquait à retenir le canard qui s'agitait furieusement sous son bras. Il finit par lui coller la tête sur son torse. L'anatidé se calma et l'homme s'en retourna d'un pas élané après avoir salué la voisine.

L'estomac encore retourné par cette conversation, Philippe arriva dans son jardin. Des aboiements lointains leur arrivèrent aux oreilles. Ça ressemblait à la voix du petit roquet de la voisine. Il s'assura que le portail et le portillon étaient bien clos pour que le canard fût en sécurité des chiens errants du quartier, avant de le poser au sol. Il jeta un rapide coup d'œil à sa montre et se raidit à la découverte de l'heure.

— Il va être temps que j'aille au bureau. Je ne peux pas te laisser dans le garage, ça va devenir une vraie porcherie ou canarderie devrais-je dire.

Il rit tout seul.

— Et tu seras mieux dehors à manger de l’herbe, il fait doux ce matin comparé à cette nuit. Reste là, je vais te chercher de quoi grignoter et changer l’eau de ta piscine.

À peine dans la maison, il vit le canard arriver vers lui en courant avec maladresse, les ailes écartées à grand renfort de coin-coin paniqués.

— Ah bah non. Non, non, tu restes dehors. Je reviens dans une minute.

Il le prit dans ses mains et le replaça sur l’herbe.

— Regarde la bonne herbe... hum...

Il fit semblant d’arracher l’herbe, imité par l’oiseau. Une fois le canard bien lancé dans le pâturage, Philippe s’esquiva. Mais fut rattrapé alors qu’il arrivait dans le garage.

— Me voilà bien ! Déjà que tu as le vertige, mais en plus, tu as peur de rester dehors. Ne compte pas sur moi pour t’emmener au bureau. Ni de te laisser dans le garage. Tu sens l’odeur infecte qui s’incruste en une nuit seulement ?

Non, non, tu iras dehors, de gré ou de force. Je n'ai pas le temps de m'occuper de ça. Allez, suis-moi, dépêche-toi.

Le canard dans les pattes, il vida la piscine dehors puis la remplit d'eau propre, emmena un bol de muesli et disposa tout cela devant la porte d'entrée, sur l'herbe. La sonnerie d'un texto retentit dans sa poche. C'était sa sœur qui répondait avec son smiley fétiche : celui qui envoie un bisou. Pas besoin de mot pour qu'il comprenne le message et s'attendrisse. Philippe jeta un coup d'œil sur l'extérieur à la recherche de prédateurs en chasse de gibier à plumes, pendant que son invité se remplissait le gosier de céréales et fruits séchés.

— J'espère qu'on va vite retrouver ta famille, ça ne me plaît pas de te laisser comme ça sans surveillance. Ça m'embêterait de ne retrouver que des plumes ce soir. Qu'est-ce que je dirais à ta famille moi ?

Le canard répondit et, son protecteur à côté, commença à explorer le jardin en goûtant l'herbe de la pelouse. Tout semblait être à son

goût à part les gravillons de l'allée, un peu trop désagréable pour ses pattes palmées. Le quadragénaire essaya de reculer pour s'en aller. Tout allait bien quelques secondes tant que le canard ne s'apercevait de rien, mais très vite, ce dernier revenait se coller aux pieds. Philippe put, en plusieurs fois, préparer toutes ses affaires, remettre sa veste adéquate et fermer la porte d'entrée. Petit à petit, le canard tolérait un laps de temps seul un peu plus long. Plus l'heure tournait, plus Philippe ronchonnait. Il lui restait à sortir sans que l'animal le suive jusqu'à sa voiture.

— Si j'y vais en courant, il n'aura pas le temps de me suivre, pataud comme il est.

L'anatidé se faufila dans sa piscine et commença une toilette. C'était le moment. Philippe cramponna son porte-document et cliqua sur l'ouverture de la voiture, puis il s'élança sur les gravillons, manquant de déraiper, ouvrit le portillon et le claqua derrière lui. Il prit le temps de vérifier qu'il était bien fermé pour que des prédateurs ne puissent pas rentrer. Et il sauta dans sa voiture. Les mains sur le volant, il reprit son

souffle et tendit l'oreille. Rien. Pas de cancons de désespoir. Il démarra sa voiture et s'avança pour observer avec discrétion. Le canard était toujours dans sa bassine, il passait la tête sous l'eau, se frottait le cou, le corps sans être plus en alerte que cela. Ce que Philippe vit lui suffit pour prendre le chemin du travail. L'avance qu'il espérait prendre pour se préparer psychologiquement à aller voir son chef et lui parler du dossier n'existait plus.

Son esprit se balançait, encore, entre cette histoire de canard et son rendez-vous du matin avec le client important.

— Tu rumines, Philippe.

La radio n'était qu'un fond sonore sans importance. Il gara sa voiture sur sa place habituelle du parking réservé à l'entreprise puis entra dans le bâtiment. Il prit le chemin des escaliers jusqu'à son bureau, le porte-document en cuir marron remplaçant le canard sous son bras.

Encore plus que les autres jours, il avait la tête baissée, les yeux dans le vague et restait muet aux saluts de ses collègues pourtant très nombreux ce matin.

Une fois la porte de son bureau fermée, il alluma son ordinateur, posa sa sacoche au pied de la chaise de travail puis déposa son manteau en tweed sur le porte-manteau.

— Alors la star ! Tu es venu tout seul ?

Philippe sursauta au son de la voix de son collègue assis au bureau en face du sien. Il prit quelques secondes pour comprendre où il était et mettre un sens aux mots qu'il venait d'entendre.

— Bonjour Damien. Excuse-moi, je ne t'avais pas vu. Comment ça, je suis venu seul ? Je ne comprends pas de quoi tu parles ? Pourquoi est-ce que je n'y serais pas ?

— Bah quand même ! Tu aurais pu amener ton compère de canard ! Vous êtes des célébrités ! Tu aurais pu faire partager ça à tes collègues de boulot.

Damien était vautré, les bras croisés derrière la tête et faisait pivoter son siège un peu

à gauche, un peu à droite. La petite trentaine, un physique d'acteur hollywoodien, embauché depuis quelques mois dans l'entreprise, il était l'opposé, en caractère, de Philippe. Il y avait donc peu de chance que des liens se créent entre eux. À son arrivée, Philippe avait essuyé quelques insomnies. Mais Damien avait su l'amadouer et à la surprise de beaucoup, leur bureau partagé rendait envieus.

— Comment as-tu appris ça ? l'interrogea Philippe, décontenancé par la révélation.

— Votre photo sur les réseaux sociaux fait le buzz ! Regarde donc si vous n'êtes pas mignons !

Il tendit son smartphone avec un grand sourire sur le visage. Philippe découvrit la fameuse photo faite par la voisine du 17. Plus le quadragénaire se dépitait, plus le sourire du trentenaire fleurissait. La photo était un beau portrait du canard exposant fièrement son trois quarts de profil gauche. On y voyait aussi Philippe, qui regardait devant lui, très concentré. Ce portrait en cadre élargi des deux colocataires

faisait penser à une peinture royale de la Renaissance.

— Ronchonne pas ! Vous êtes des stars. 24 000 vues depuis une heure ! Non, mais tu te rends compte ? C'est incroyable ! Bon, par contre, je te déconseille de lire les commentaires. Y'a du n'importe quoi comme d'habitude. Toute la bassesse de notre espèce. Mais 24 000 vues en une heure ! Je n'en reviens pas.

Il se laissa retomber dans son siège, l'air rêveur.

— Est-ce qu'au moins, on a retrouvé le propriétaire de ce canard ? bougonna Philippe en s'asseyant avec élégance sur sa chaise de bureau.

— Ah ça, je ne sais pas. En tout cas, si le proprio est sur les réseaux, il va forcément tomber sur la publication. Tu l'as appelé comment ? demanda Damien avec un regard espiègle, les coudes sur son bureau, le menton appuyé dans les mains.

— Pourquoi veux-tu que je lui donne un nom ? J'espère avoir retrouvé à qui il est avant

la fin de la journée. Et d'ailleurs, je croise les doigts pour qu'il ne se fasse pas dévorer par je ne sais quel chien errant, vu que je l'ai mis dans le jardin pour sauver mon garage ! J'aurais l'air malin si les propriétaires arrivaient et ne retrouvaient que le bec et les pattes. C'est un coup à ce qu'ils portent plainte pour maltraitance animale.

— Hé, hé ! Tu vas devoir installer une caméra de surveillance.

— Oui, mais bien sûr, je vais y réfléchir...

— Ou alors, tu passes en télétravail pour le surveiller toute la journée !

— Voilà ! Voilà ! Ça, c'est une idée. Si tu veux te proposer, ce sera avec plaisir de te laisser accès à ma maison, le railla Philippe, qui venait de sortir le dossier du client de son sac.

— Bon sang, mais qu'est-ce que tu as fait avec le dossier ? Il est passé sous une voiture ou quoi ?

— C'est le canard qui a fait cela. Tu comprendras mieux pourquoi j'espère en être vite débarrassé. En attendant, je suis bon pour aller voir le directeur et lui expliquer...

— Woaw ! Il ne va pas être content. Ce client c'est THE client pour l'année à venir quoi !

— Tu ne m'aides pas là, Damien. Est-ce que tu as moyen d'appeler l'imprimerie pour leur demander s'ils peuvent relancer une impression et pour quand, s'il te plaît ?

— Yep ! Mais avant, je vais nous chercher un café. Je crois que tu vas avoir en avoir besoin aujourd'hui. Le boss n'est pas encore là et l'imprimerie ouvre dans 5 min, conclut le plus jeune en se levant énergiquement de son siège.

Philippe tapotait les doigts sur le dossier l'air songeur. Le rythme s'accéléra. Son pied se joignit à la musique. Un coup d'œil à l'horloge de l'ordinateur, deux coups de poing sur le bureau en signe de final et Philippe attrapa sa souris. Il ouvrit une page de recherche avec les numéros de téléphone des vétérinaires du secteur. Il lança un *publisher* pour faire l'affiche.

— Ces réseaux sociaux sont vraiment une poisse. À part se moquer des gens, ça n'a aucune utilité, maugréa-t-il pour lui-même.

Il glisserait le flyer dans les boîtes aux lettres du lotissement ce soir s'il n'avait pas de piste pour rendre ce canard. Il était prêt à tout pour retrouver sa vie tranquille. Même jusqu'à supporter cette boule au ventre, rien qu'à l'idée de s'imaginer faire le tour des boîtes de ses voisins.

Des bruits de discussion et des rires entrèrent en même temps que Damien revenait. Il referma la porte d'un coup de talon, un gobelet fumant dans chaque main.

— Oh purée c'est chaud ! Tiens. Un allongé rallongé pour mon collègue préféré. À la tienne !

Et il alla trinquer avec le gobelet que Philippe venait de prendre.

— On trinque à quoi ? À mon licenciement à venir ? demanda le quadragénaire.

— Arg, t'inquiète, ils ne vont pas te virer, t'es le meilleur designer d'entre nous. Au pire, tu auras un blâme et pas de cadeau de fin d'année.

Philippe manqua de s'étouffer et reposa son gobelet loin de son ordinateur.

— J'ai honte.

— Arrête Ph...

Damien fut coupé par la sonnerie du téléphone. Il décrocha même si ce n'était pas sa ligne.

— Bureau de monsieur Philippe Berthot, bonjour ! dit-il d'une voix chantante.

Philippe reconnut la voix de leur collègue de l'accueil.

— Oui, il est à côté, pourquoi ?

Philippe lui fit signe de lui rendre le combiné. Sans réussite.

— Hum hum... OK... hum hum... Ça roule, Théo, je lui transmets. À toute !

Il raccrocha et retourna sans rien dire à sa place. Philippe l'observait. Il savait que plus il le forcerait à parler, moins il aurait de réponses. Ces gamineries l'agaçaient par moment. Aujourd'hui encore plus. Une fois dans sa position avachie favorite, il afficha un sourire d'acteur à Philippe.

— Laisse tomber ton blâme, on peut dire que tu as de la chance toi, mon gars ! Théo a eu ton client qui vient d'appeler. Il est coincé à l'aéroport à cause des grèves des pilotes. Il annule et

demande à ce que tu lui envoies des propositions de dates pour le début d'année. Et... Il nous souhaite un joyeux Noël !

Au volant de sa petite voiture, le téléphone désactivé et l'autoradio réglé sur un canal de musique classique, Philippe savourait ce temps de trajet retour. Il en profitait pour décompresser et revivre sa journée avec le recul émotionnel nécessaire pour faire le tri.

Ce soir, il ressentait une espèce d'énergie qu'il lui était difficile de calmer. En y réfléchissant bien, il l'avait bien senti picoter dans le corps toute la journée. Il ne savait dire si c'était positif ou négatif. Inconfortable, ça oui.

Il replongea dans sa journée avec l'envie de comprendre ce qui avait déclenché cela.

La grève dans les aéroports avait sauvé sa peau. Le dossier allait être réimprimé pour le prochain rendez-vous. Ses coups de fil aux vétérinaires avaient été moins concluants. Personne

n'avait déclaré la perte d'un canard sur le secteur. Et aucun cabinet n'avait voulu prendre le volatile le temps de retrouver son propriétaire, pour plusieurs bonnes raisons, bien entendu.

C'était bientôt la semaine de fermeture d'entre les fêtes, le travail commençait à se faire rare. Il régnait une ambiance de derniers jours d'école dans les couloirs entre rires et pulls de Noël. Une odeur de cannelle avait investi l'air ambiant, les décorations assiégeaient le mobilier. C'était un moment que Philippe n'aimait pas. Il se sentait démuni face à sa pile de dossiers qui diminuait dangereusement. Il n'avait plus d'excuse pour ne pas se joindre à ses collègues. Collègues motivés à discuter de son canard et de sa célébrité. Il trouva l'argument de l'affichette à réaliser pour rester enfermé dans son bureau. Il était bien décidé à ne pas abandonner l'objectif de se débarrasser du canard. Damien avait voulu l'aider. Il avait intégré la fameuse photo du duo maintenant célèbre. Philippe avait eu beau dire qu'il aurait préféré une autre photo ou même une retouche pour laisser seulement le canard, mais

son collègue n'avait rien voulu entendre. Il avait fini par lui faire du chantage et le menacer de se débrouiller seul. Philippe doutait d'être capable d'aller chercher la photo sur les réseaux. Il n'insista plus.

Toutes les demi-heures, le jeune homme annonçait fièrement à son collègue le nombre de vues sur internet.

46 745 vues Phil ! C'est dingue, clama-t-il d'une voix encore plus aiguë que la fois passée.

Pfff... Et un propriétaire ?

Hum... Désolé.

Il se gara sur les places en bord de route, devant sa maison. La nuit commençait à tomber. C'est à ce moment que l'éclairage public s'alluma, plongeant le décor dans une lumière blanche fantomatique. Il vérifia que les cinq portes de la voiture étaient bien fermées et s'approcha du portillon. Un coin-coin joyeux l'accueillit dès qu'il fut en vue de la bassine. Le canard en sortit maladroitement à l'approche de son nouvel ami et se dirigea vers lui. Philippe ne put s'empêcher

d'afficher un début de sourire devant cet élan. Il commençait à s'accroupir pour lui parler, mais se redressa avec raideur quand une voix de femme se fit entendre de la rue :

— Monsieur mon voisin, je venais aux nouvelles ? s'écria la petite mamie trapue. Avez-vous des pistes de votre côté ? Parce que, avec Mireille, nous avons demandé à tous ceux que nous avons croisés, et rien.

— Bonsoir Madame Veltier. C'est très gentil à vous d'avoir pris le temps de chercher. Je vous en remercie. Malheureusement, rien de neuf de mon côté non plus. Les vétérinaires n'ont pas pu m'aider. Et les réseaux sociaux encore moins.

— Ah mince alors. C'est pas de chance.

— J'ai fait des affichettes pour mettre dans les boîtes aux lettres. Je vais en distribuer un peu ce soir et demain matin.

— Si vous voulez nous en donner, nous pourrions vous aider à les distribuer, avec les copines ? Nous sommes en retraite, nous avons le temps contrairement à vous.

— Oh non non, je ne veux pas vous déranger avec cela. Vous avez déjà fait beaucoup pour moi et...

— Ça ne nous dérange pas du tout. Vous pouvez m'en donner, on va s'en occuper.

Philippe attrapa sa pochette de boulot et sortit une liasse d'affichettes. Il s'approcha de la vieille dame en lui tendant la moitié du paquet.

— Merci beaucoup de proposer. Je vous avoue que ça m'enlève une épine du pied. Mais vous êtes sûres que ça ne vous dérange pas ?

La femme prit le paquet, un grand sourire sur le visage.

— Bien sûr que non, si je vous le propose. Donnez-m'en plus. Et ça nous fait du bien de nous sentir utiles ! Vous verrez quand vous aurez nos âges ! ajouta-elle en prenant le complément de feuilles que son voisin lui tendait. On vous laisse ce côté-là de la rue à faire, et on s'occupe du reste du lotissement !

Elle commença à se retourner pour s'en aller quand elle rajouta :

— On se tient au courant si on a des nouvelles. Il est mignon en tout cas Saturnin, on est passé plusieurs fois dans la journée pour voir comment il allait. Il aime bien sa bassine ! Il ne l'a pas quittée de la journée.

— Saturnin ?

— Dam oui ! Fallait bien lui donner un nom à la pauvre bête-là !

Philippe la regarda s'en aller en claudiquant.

— Saturnin ! se dit-il pour lui-même en se retournant vers le canard. Voilà qu'elles lui ont donné un nom. Je sens que ce n'est pas bon signe... Je vais devoir dire à Damien qu'il n'a pas besoin de venir en télétravail, pour avoir un œil sur toi. Il me semble que la place est prise !

Saturnin suivit l'humain jusqu'au porche et profita que la porte s'ouvrit pour rentrer dans la maison.

— Et bhé, tu n'es pas long à te sentir chez toi ! s'exclama Philippe, amusé par cette prise d'initiative. Je suis quand-même content de te voir vivant.

Il était l'heure du coucher des canards. Philippe guida son hôte jusqu'à ses appartements et lui proposa son repas du soir accompagné d'une bassine d'eau claire.

Le temps que son velouté de courge patidou finisse de mijoter, Philippe se força à prendre les affichettes pour les distribuer dans les quelques maisons que lui avait laissées Mme Veltier. Il avait une sainte horreur de faire cela. Il avait l'impression de s'immiscer dans la vie des gens à leur insu. Heureusement pour lui, personne ne l'aperçut approcher les boîtes aux lettres de façon peu naturelle, se dépêcher d'y plonger le mot en jetant des regards coupables alentour, puis s'en aller avec hâte jusqu'à la prochaine.

Il se délassa sous une bonne douche chaude pour finir cette soirée et plongea dans son lit de flanelle qu'il venait de refaire. L'odeur légère du sèche-linge s'en élevait encore. Par chance, il ne restait aucune trace de la veille. Il dédaigna les dossiers pour lire le cadeau de sa sœur qui l'avait déjà accompagné avec sa soupe, puis lors de son

moment de détente dans le canapé. Une infusion de tilleul fumait sur sa table de nuit. Jamais il n'était passé par tant d'émotions face à des mots. Pour intégrer le paragraphe qu'il venait de lire, il prenait une gorgée de tisane. Ce soir-là, au bout de 4 pages, il s'était endormi.

22 décembre

En ce mercredi matin, l'alouette des champs sonna 7 h 30. Philippe émergea et entama sa routine sécurisante. Cette fois, arrivé au rez-de-chaussée, il se dirigea vers la porte du garage.

Dès que la lumière fut allumée, le canard émit des coin-coin ensommeillés, mais amicaux.

— Salut toi ! Bien dormi ? lâcha Philippe d'une voix rauque.

Comme à son habitude, il sortit maladroitement de sa bassine et attendit à l'endroit où le petit-déjeuner de muesli devait arriver. Aujourd'hui, il eut le droit à un mélange de flocons d'avoine et de maïs, des morceaux de noisettes et des fruits rouges séchés. Le même que Philippe allait se verser dans son bol.

— Bon appétit à toi le canard... Saturnin, roucoula l'humain, accroupi à côté de l'animal, le dos des doigts caressant la douceur du cou.

Il laissa la porte entre-ouverte et déjeuna à son tour. Des cancans et nasillements punctuaient sa lecture. Il trouva quelque chose d'agréable à cette situation. Un bip de message attira son attention. Sa petite sœur : « *Coucou mon frère, alors comme ça, tu t'es trouvé un coloc ? (smiley qui rigole.)* Ils échangèrent quelques messages joyeux qui soutinrent sa bonne humeur.

Une fois l'heure du départ pour le bureau arrivée, Philippe prépara la bassine et une autre assiette pour occuper le volatile en extérieur. Le ciel matinal promettait une belle journée, quoiqu'un peu fraîche. L'humain ouvrit la porte d'entrée et sortit en premier, suivi par Saturnin, toujours le cancannement facile. Philippe déposa le matériel d'agrément au bord du perron, là où la pelouse commençait. Il se relevait lorsqu'il aperçut les deux femmes et leurs chiens. Elles regardaient dans le jardin et montraient quelque chose du doigt.

Philippe suivit la direction du doigt et sursauta lorsque son regard tomba sur deux... choses. Il n'arrivait pas à identifier ce que c'était.

— Bonjour monsieur mon voisin ! Bah dites donc, c'est incroyable ! Voilà que vous avez deux poules qui sont arrivées chez vous maintenant ! clama la petite trapue, coiffée de son bonnet.

Philippe s'approcha des deux anciennes tout en gardant un œil sur les deux silhouettes rousses.

— Des poules, vous dites ? Ça ne ressemble pas à des poules, ça ! répliqua-t-il.

Les deux formes étaient immobiles. Seulement deux paires de pattes jaune crème dépassaient. Mais impossible de voir la tête.

— Elles sont vivantes, vous croyez ? questionna-t-il.

— Oui, sinon elles seraient sur le flanc, rétorqua la trapue.

— Elles sont un peu groggy par le froid, j'imagine, ajouta la grande distinguée.

Madame Veltier frappa dans ses mains et cria quelques « hé ! » secs. Ce qui fit

réagir Saturnin qui répondit aux bruits. Du côté des poules, ça bougeait aussi... Une, finit par sortir la tête qu'elle avait placée sous son aile. La deuxième l'imita peu de temps après. Elles regardaient autour d'elles comme si elles venaient d'être téléportées en ce lieu.

— Mais... elles sont malades, non ? C'est étrange, on dirait qu'elles n'ont quasiment plus de plumes... ce n'est pas normal.

— C'est vrai qu'elles ne sont pas très jolies jolies. Elles sont presque prêtes à cuire ! À mon avis ce sont des poules qui viennent d'un élevage ça ! Là-bas, ils nourrissent les œufs, pas les poules. Si elles pouvaient pondre trois œufs par jour, ils seraient contents. La poule, ils s'en fichent, ce n'est qu'un intermédiaire non négociable, dit la plus nature des deux femmes dont le chien commençait à s'impatienter. Il avait pris sa laisse dans la gueule et tirait dessus en grognant.

— C'est horrible ce que vous dites, lâcha Philippe.

— Arrête donc de tirer comme ça Fifi. On va y aller, attends deux minutes, protesta-t-elle en tirant à grands coups sur la laisse.

Philippe eut un sursaut :

— Des poules d'élevage ? Mais... mais, alors je ne comprends pas ? Autant un canard sur mon toit, c'était étrange, mais à la limite, on peut dire que c'est un hasard. Mais là ! Deux poules dans mon jardin, le lendemain ! Franchement, non, il n'y a pas de doute, c'est un fait délibéré !

Une colère monta en lui. Quelqu'un se moquait de lui et il détestait cela. Il bougea ses doigts pour relâcher un peu la pression qui l'envahissait.

Les poules s'étaient mises en mouvement. Ce qui attira l'attention du canard. Voyant de nouvelles copines, il sortit de sa bassine et décida d'aller se présenter.

Les trois humains et les deux chiens suivaient la scène avec intérêt. Les poules observèrent cet étrange animal approcher. Elles ne semblaient pas décidées à se laisser amadouer par ses « coin-coin » de beau-parleur et

l'esquivaient. Cela dura une paire de minutes. Puis elles commencèrent à le suivre vers le perron. Possiblement que son air de bonne pâte aida à lui faire confiance.

— Il faut que j'aïlle travailler maintenant ! grommela Philippe. Qu'est-ce que je vais faire d'elles ?

— Vous pouvez les laisser ensemble. Ils ont l'air de bien s'entendre. Saturnin va leur montrer les règles de la maison, dit la petite.

— Oui, laissez-les là, nous les surveillerons. Et nous allons continuer à enquêter sur qui vous joue ce drôle de tour, ajouta la distinguée.

— Vous êtes sûres ? Ça m'embête de vous laisser tout cela à gérer, mais je ne peux vraiment pas arriver en retard au bureau.

— Ne vous inquiétez pas, on s'occupe de tout avec plaisir. Vous pouvez partir serein, Monsieur mon voisin.

Après de derniers remerciements, Philippe se dépêcha de rajouter la fin du sachet de muesli au trio de volatiles. Les poules, apeurées par des mouvements si vifs, se mirent à caqueter

et à courir en battant des ailes. L'homme ralentit ses mouvements à contrecœur, pour aller vers sa voiture.

Au volant, la tête tournée vers cette mauvaise blague, il eut une pensée pour Damien qui, lui, serait ravi de la façon dont tournaient les choses.

Le soir venu, garé devant sa maison, Philippe prit deux minutes pour s'offrir une pause et essayer de faire le point. Il posa sa tête et ses mains sur le volant. Cette journée de bureau fut aussi déroutante que celle de la veille. Côté travail : rien à redire. Côté relationnel : ce fut cocasse. Tous les collègues apprirent l'arrivée des poules via un post de la voisine du 17, sur les réseaux sociaux. Comme prévu, Damien trouva cela passionnant. Il décida d'organiser des paris avec les autres salariés, autour de l'animal présent le lendemain matin. Contre toute attente, toute l'entreprise se prit au jeu. On libéra même

un mur entier des sérigraphies iconographiques pour y coller les paris. Même les grands patrons participèrent. Philippe, épuisé par les sollicitations de toutes et de tous, préféra s'enfermer dans le bureau et mettre des bouchons d'oreilles pour retrouver sa tranquillité.

Une collègue lui suggéra de téléphoner à des associations de protection des animaux pour expliquer son cas et demander si elles pouvaient les récupérer. On lui expliqua, plus ou moins gentiment, qu'ils étaient débordés avec les fêtes de fin d'année et que les volailles seraient bien mieux chez lui. Un lui a même laissé entendre qu'il ne fallait pas être sorti de Saint-Cyr pour s'occuper d'un canard et de deux poules. Qu'il aurait des œufs frais tous les jours, qu'ils lui mangeraient ses déchets verts et qu'il n'aurait plus de limace dans son jardin, alors de quoi se plaignait-il ?!

Après cela, Damien lui apprit la création d'un nouveau hashtag par la voisine du 17 : « le canard de Noël et compagnie ». Les poules aussi frimaient sur les réseaux sociaux. Mais toujours

pas de propriétaire. Même si, dorénavant, Philippe doutait qu'il existe.

Toc-toc-toc !

Philippe fit un bond et poussa un cri en voyant un visage contre sa fenêtre. C'était la grand-mère au bonnet. Elle arborait un grand sourire avec quelques trous à la place des dents.

— Bonsoir Monsieur mon voisin. Vous comptez dormir dans votre voiture ?

Ce fameux voisin lui fit signe qu'il allait sortir. À peine dehors, elle enchaîna :

— Vos trois volailles vont très bien. On les a surveillées toute la journée. On est même venues jouer au scrabble avec les copines, devant chez vous cet après-midi. Il faisait si beau. On a sorti la table de camping et les chaises pliantes. Avez-vous des nouvelles de votre côté ?

Philippe imaginait la scène d'une bande de mamies assises autour d'une table de camping, à aligner les lettres avec leurs gants de laine ou de cuir. Il eut du mal à ramener son esprit pour répondre à la question.

— Non, malheureusement aucune piste des propriétaires ni de comment me débarrasser des animaux. C'est très aimable de prendre soin d'eux, mais je ne voudrais pas que vous attrapiez froid, vous savez.

— Ne vous inquiétez donc pas pour nous. Nous sommes âgées, mais pas si fragiles que ça ! Et ça nous a égayé notre journée ! Avec Mireille, on est passées à la mairie ce matin après avoir discuté avec vous. On leur a expliqué l'affaire. Ils ont dit qu'ils passeraient demain pour voir ce qu'ils peuvent faire, ajouta-t-elle, toute contente que des personnes de la mairie se soient piquées d'intérêt pour cette histoire.

Ils échangèrent ensuite deux ou trois banalités puis se saluèrent. Philippe découvrit Saturnin dans sa bassine, sans surprise. Les deux poules semblaient encore frigorifiées et pas très rassurées de voir un étranger approcher dans la lueur pâle des éclairages publics. Elles gloussèrent de mécontentement, mais ne bougèrent pas. Il alla déposer ses affaires, changea de veste et entreprit de rentrer ses

trois colocataires au chaud dans leur garage. Avec grandes précautions, l'homme attrapa les poules l'une après l'autre qui ne se débattirent pas, à sa grande surprise. Une sous chaque bras, il les emmena dans leurs quartiers. Le canard, habitué de la maison, suivi la troupe. Il balançait son popotin de gauche à droite et cancanait avec beaucoup de joie. Philippe fut tout étonné de constater qu'une fois mises au sol, les poules restèrent prostrées. Il retourna dans la cuisine pour préparer le repas de tout ce petit monde. Très à l'aise, Saturnin le suivit et commença à explorer la cuisine.

— Mais ! Saturnin, laisse le fil électrique, ça ne se mange pas, voyons.

Il le poussa avec délicatesse du pied. Le canard continua son expédition.

— Allez, à table !

Il disposa l'assiette creuse remplie dans le garage. Saturnin appela ses copines pour partager.

Philippe se perdit dans l'observation de ses trois colocataires. Il aimait les voir discuter,

chacun dans leur dialecte, et pourtant, ils semblaient se comprendre.

— Une belle leçon pour l'humanité qui n'est pas fichue de s'entendre même lorsqu'on parle la même langue.

Une fois dans son lit douillet, Philippe avait beau relire pour la troisième fois le passage de son livre, il n'arrivait pas à se concentrer. Son esprit repensait aux paris que ses collègues de bureau avaient faits. Il n'avait pas pu s'empêcher de lire les propositions. Quelques suggestions lui avaient sauté aux yeux : lapin, poney ou un cochon pour les plus classiques. Certains, bien imprégnés de l'atmosphère ambiante, avaient proposé un renne, d'autres plus rêveurs, une licorne ou même un dinosaure. Philippe avait grommelé.

Maintenant, il ressassait tout ça. Et ça l'inquiétait de plus en plus. Si ses collègues avaient raison ? Si demain au réveil, il se retrouvait avec,

non pas une licorne, mais un poney ou une vache dans son jardin ? Ou trois cochons ! Vu qu'hier, c'était un canard et aujourd'hui deux poules... Et si cette mauvaise blague ne s'arrêtait pas ? Et si personne ne voulait reprendre ces animaux ? Et si... Et si... Il commençait à se sentir fiévreux... La nuit promettait d'être longue ! D'un geste décidé, il prit son téléphone, cliqua sur une appli et lança un programme de méditation pour se relaxer. Une dizaine de minutes plus tard, il dormait d'un sommeil agité, rêvant d'animaux en tout genre, toujours plus nombreux dans son jardin et sa maison, allant même jusqu'à trouver un mouton dans son lit.

23 décembre

Le pic-vert sonna 6 h. L'homme avait avancé l'heure du réveil pour prendre le temps de s'occuper des nouveaux venus, sans se presser. Mais, il traînait. Il repoussait le moment de se lever et de jeter un œil dans son jardin. Il avait surtout peur de ce qu'il pourrait y découvrir... Au bout du deuxième rappel de l'agaçant pic, il rassembla tout son courage et se mit en mouvement. D'un pas décidé, il ouvrit la porte de la chambre pour se diriger vers celle de son bureau. Puis, il fila vers la fenêtre qui donnait sur la rue. La boule au ventre, la gorge sèche, il observa son jardin.

— Arg ! On ne voit rien avec cette nuit noire ! Et l'éclairage public qui n'est pas encore allumé.

Il colla son visage à la vitre et mit ses mains autour de ses yeux.

— Non, rien du tout ! Mais à quelle heure allument-ils ces lumières ? Ce n'est pas quand il commence à faire jour qu'on en a besoin !

Non. Il ne pouvait pas se laisser agacer dès le réveil, sinon c'est sa journée qui risquait d'être mauvaise. Et il prévoyait d'avancer sur des projets avant que l'entreprise ne ferme pour les fêtes. Une profonde respiration, il ferma les yeux et prit le temps de goûter l'air qu'il inspirait.

Cette formation sur le stress au travail lui aura appris des choses intéressantes. Il se sentait déjà plus calme et pensa tout haut :

— Est-ce que je descends et sors voir ? Ou est-ce que je prends mon mal en patience encore quelques minutes en attendant que les lampadaires s'allument ?

Il faisait les cent pas dans son bureau, le long de la bibliothèque aux livres neufs, sa main droite posée sur le menton. Signe qu'un dilemme intérieur était en route. Il s'arrêta, leva la tête, pointa son index vers le ciel. Signe que

sa décision était prise. Puis il retourna dans sa chambre et reprit sa routine matinale comme si de rien n'était.

Il attrapa le sachet de muesli dans le placard de la cuisine et se dirigea vers le garage.

— Arg ! Quelle odeur, s'exclama-t-il en retenant un haut-le-cœur .

Comme la veille, une fois la lumière allumée, Saturnin émergea de son sommeil. Toujours de bonne humeur ! Les poules avaient estimé que le cadre du vélo ferait un bon perchoir pour la nuit. Leur réveil fut plus difficile. À l'aide de gloussements, et d'autres bruits étranges, elles commencèrent à sortir la tête de sous leur aile et à se nettoyer les plumes.

Philippe versa les céréales dans l'assiette. Saturnin sortit de sa bassine et rameuta les nouvelles pour passer à table.

Avec de gros efforts, elles descendirent de leur vélo et approchèrent du petit-déjeuner.

Philippe jeta un coup d'œil à l'état de son garage. Des plumes tentaient de s'échapper de la pièce, profitant des mouvements d'air faits par les volailles en action. Deux tas de crottes dégoulinantes siégeaient sous le dortoir de poules. Agacé, Philippe ne put se décider à aller manger avant de remettre tout cela propre.

Devant son bol de céréales et son mug de thé, la porte entrouverte, il entendait les trois oiseaux discuter, chacun dans son dialecte. Il se prit à sourire. Son repas se passa avec une oreille indiscreète tendue vers le garage et les yeux scotchés sur son livre cadeau. Ces nouvelles habitudes ne lui déplaisaient plus tant.

Le chant d'une poule le ramena à la réalité, suivi de près par la deuxième poule. Jaloux de tant de vocalises, Saturnin s'y mit lui aussi. Philippe pensa qu'il arrivait quelque chose d'important. Il repoussa sa chaise et en trois pas, débarqua dans le garage. La chorale ne porta pas grande importance à son intrusion. Saturnin tournait en rond dans sa bassine, une des poules

était perchée sur le cadre du vélo alors que la seconde sortait du panier de linge sale posé en attente sur la machine à laver. Elle semblait se demander comment redescendre au sol. L'humain s'approcha pour l'aider, mais elle fut prise de panique. Elle sauta sans préparation, arriva sur le dos de Saturnin, caqueta de plus belle avant de retrouver le sol, tout émoustillée. Philippe eut le réflexe de rattraper le panier déséquilibré.

— Oh bah ça ! s'exclama-t-il assez fort pour s'entendre lui-même dans ce vacarme. Elle a pondu un œuf !

Il l'attrapa avec une grande délicatesse.

— Oh ! Oh ! Je sais ce que je vais manger ce soir !

Une fois l'œuf exposé sur le plan de travail, quelque chose attira l'attention de Philippe. Le jour s'était enfin levé. Plusieurs personnes s'étaient agglutinées le long de sa clôture de jardin et regardaient en direction de sa maison. La réalité reprit tout l'espace de son cerveau et il se précipita vers la porte d'entrée. Son cœur

résonnait dans les oreilles. La main sur la poignée, il hésitait à ouvrir. Il inspira :

— Allez, Philippe ! Respire et l'on y va à trois. Un... deux... trois !

Il appuya sur la poignée et ouvrit brutalement la porte. Son regard tomba en premier sur le petit groupe de personnes réunies le long de la route. Il reconnut les deux femmes âgées, la voisine du 17 ainsi que d'autres voisins qu'il avait déjà croisés sans jamais prendre le temps de faire connaissance.

Son regard scanna son jardin. Et là, il aperçut une masse blanche sur la droite de son perron. Il plissa les yeux pour mieux voir. La boule blanche se mit en mouvement. Une tête rose au bout d'un cou tout aussi rose se contorsionna de façon presque surnaturelle pour lui faire face. Les regards se croisèrent. Deux pattes sortirent de dessous la masse blanche pour la surélever.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? se demanda Philippe dans un souffle.

Il sentait son sang se glacer en lui... Il repensa à la personne qui avait parié qu'un

dinosaure ferait son apparition le lendemain...
et se dit que ce chanceux avait vu juste !

Plus son visage blêmissait face à cet animal étrange, plus la tête de la bête bleuissait... Mais oui, Philippe ne rêvait pas, la tête du monstre devenait de plus en plus bleue, presque violette... La panique pointait en lui...

— Mais il va exploser ! s'écria-t-il à voix haute.

Au même moment, un cri déchira le silence du petit matin :

— Gloulou-goulou-goulou !

À ce bruit, Philippe cria et s'enferma dans la maison.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça bon sang ? C'est un cauchemar cette histoire ! Je rêve et je vais bientôt me réveiller ! Allez, réveille-toi ! se dit-il en se mettant des claques.

— Monsieur mon voisin ? héla une voix chevrotante. Monsieur mon voisin ? Vous pouvez sortir ! Les dindons ne sont pas agressifs.

— Les dindons ? Alors, ce serait un dindon, ce truc ? chuchota Philippe, toujours adossé à sa porte d'entrée.

D'apeuré, il passa à honteux de sa réaction devant ses voisins. Comment faire ? Il était obligé d'affronter ces badauds. Ça serait encore pire de rester enfermé. Il rouvrit sa porte et, laissant son humiliation de côté, il regarda le dindon d'un nouvel œil.

— Vous dites que c'est un dindon ?

— Bonjour Monsieur Berthot, salua la distinguée Mireille. Oui, en effet, c'est bien un dindon. C'est très impressionnant quand ils se mettent à glouglouter, je vous l'accorde, mais ils sont, dans la plupart des cas, inoffensifs.

Philippe s'approchait des humains pour pouvoir parler sans avoir à élever la voix. Mais à la suite de ces derniers mots, il eut un demi-arrêt et un coup d'œil soupçonneux vers l'animal.

— Dans la plupart des cas ? Ce n'est pas pour me rassurer, ça.

D'ailleurs, le dindon recommençait à bleuir... Philippe pressa le pas, faisant un détour pour s'éloigner de l'individu qui montait sous pression.

Une fois arrivé à côté du groupe de voyeurs, il se sentit un peu plus rassuré.

— Dès que l'éclairage public s'est allumé, on a voulu venir voir si vous aviez un nouvel animal chez vous, confia la petite ancienne rondouillette. On n'était pas les seules ! Y'avait déjà quelques voisins d'arrivés. On a mis du temps à savoir ce que c'était que cette bête. C'est lorsque vous êtes sorti qu'il s'est réveillé ! Un dindon ! C'est fou, Monsieur mon voisin ! C'est une histoire incroyable !

— Tous ces animaux qui arrivent chez vous comme par magie, vous pensez que c'est un canular ?

Un homme maigrelet, coiffé d'un chapeau de feutre et d'un duffle-coat s'était approché pour venir aux renseignements. Il poursuivit :

— Pardon, excusez-moi, je ne me suis pas présenté. Je suis correspondant local pour le journal du secteur. On m'a demandé de venir faire un petit article sur vous, suite au buzz sur les réseaux sociaux.

Philippe eut un rapide coup d'œil vers la voisine du 17 qui sembla vouloir se faire toute petite.

— Je... je n'ai pas grand-chose à vous dire, Monsieur. Je ne sais pas ce qui se passe non plus. Seulement que ça devient très agaçant et que j'aimerais bien que cela cesse, maugréa Philippe.

La sonnerie de son téléphone résonna. Il s'excusa et fit quelques pas en arrière pour s'isoler. À peine avait-il entamé son recul, que les deux grand-mères s'étaient rassemblées autour du journaliste pour répondre à ses questions.

L'écran du téléphone affichait «Damien Bureau». Philippe décrocha en imaginant un problème au travail.

— Allo ?

— Phil ! Salut, c'est Damien. Alors c'est quoi que tu as comme animal aujourd'hui ? Pour savoir qui a gagné aux paris, tu vois ? Parce qu'il y a déjà....

Philippe lui raccrocha au nez sans lui répondre. Il constata que l'heure tournait et que s'il ne voulait pas arriver en retard, il lui fallait s'activer à sortir le canard et les poules. Il retourna près des visiteurs pour leur expliquer.

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur Berthot, nous allons les surveiller pour vous, aujourd'hui encore. Puis, nous allons attendre que les gens de la mairie passent. Nous allons essayer de régler ça avec eux, pour vous aider le plus vite possible. Partez tranquille. Nous vous préviendrons si nous apprenons quelque chose.

Mireille parlait d'une voix bienveillante. Son sourire aux lèvres trahissait une envie de repasser une journée, pas comme les autres, à se rendre utile. Philippe commençait à bien apprécier ces deux dames. Il accepta la proposition.

— Si vous voulez, mon fils m'a donné un sac de grains pour vous. Il dit que ça sera bien pour nourrir les poules et le canard. Je suppose que le dindon mange la même chose, s'interrogea la voisine du 17 en portant un gros sac dans les bras.

— Ah ! Merci, c'est gentil. Je vous avoue que ça va bien me dépanner, car mes sachets de muesli se vident à une vitesse folle. Votre fils est agriculteur peut-être ? se renseigna Philippe. Il eut un fugace moment d'espoir à l'idée

de pouvoir refourguer tout son cheptel au fiston.

— Non. Mais dans l'école où il est, il va aider dans des fermes de temps en temps. Du coup, il a pu ramener un peu de céréales hier soir, pour vous les donner.

Mince. L'espoir s'envola.

Philippe sortit les deux poules, prépara la bassine et les céréales. Saturnin attira l'attention à lui, lorsqu'il parut à la suite, après avoir traîné en route pour inspecter d'autres parties de la maison. La fine union de voisins curieux s'organisait en équipe pour savoir qui ferait quel quart de surveillance durant la journée. Il en sortait un climat chaleureux et convivial qui ne manquait pas d'étonner notre grand travailleur de dossiers.

Le canard et ses deux copines vauquaient à leur vie, peu perturbés d'être le centre d'intérêt. Ils se présentèrent au dindon qui glouglouta à chaque fois que Philippe passait un peu trop près de lui, le faisant sursauter à chaque fois.

Une fois tout en place, il remercia le voisinage encore présent et s'en alla pour sa journée de travail, content de quitter cette agitation.

Bouchons d'oreilles en place, un café fumant sur son bureau, la matinée était déjà bien entamée avant que Philippe arrive enfin à se concentrer. Il lui avait fallu affronter la cohorte de collègues qui lui avaient sauté dessus à son arrivée. Ils voulaient avoir la confirmation du dindon. La voisine du 17 avait déjà balancé l'info sur les réseaux. Des soupirs de déception avaient afflué lorsqu'il avait acquiescé et lâché par la même occasion « il n'y a pas de quoi en faire un jeu. » Personne n'avait gagné le pari de ce jour, alors sans prêter attention aux élucubrations de mécontentement de leur collègue, toutes et tous réitérèrent pour le lendemain.

En plein travail, Philippe mit quelque temps à entendre son téléphone portable sonner.

C'était un numéro qu'il ne connaissait pas. Il décrocha avec sa voix professionnelle :

— Bonjour, Philippe Berthot à l'appareil.

— Monsieur mon voisin ? Je vous passe le maire qui veut vous parler !

Avant que Philippe ait pu répondre, il entendit sa voisine parler à quelqu'un, puis une voix d'homme prit la suite :

— Bonjour Monsieur Berthot, ici Monsieur Poirier, le maire de la commune. Vous allez bien ?

Il avait l'accent chantant du sud de la France.

— Heu... oui oui. Bonjour monsieur. Dites-moi que vous m'appellez pour me dire que vous avez trouvé le responsable de toute cette histoire.

— Ah, vous allez être déçu, mais non. Nous n'en avons aucune idée. Mais c'est épique comme affaire ! Non, moi je vous appelais pour vous demander une chose. Nous autoriseriez-vous à monter un barnum devant chez vous pour abriter le scrabble et le stand pour les boissons et les pâtisseries ?

— Pardon ?!

Le timbre de voix et le redressement soudain de Philippe sur sa chaise à roulettes attirèrent la curiosité de Damien. Il se leva et vint s'asseoir sur le coin du bureau de son collègue, l'air amusé et un sourire qui dévoilait ses dents parfaites.

— Comment ça pour les boissons et les pâtisseries ? Je ne comprends pas bien...

— Oui, vu le temps qui se refroidit, vos voisins ont demandé s'il était possible de monter une tente pour qu'ils soient abrités durant leur quart de surveillance de vos animaux et...

— Ce ne sont pas mes animaux, rétorqua Philippe.

— Ah oui, pardon. Des animaux dont vous avez la responsabilité pour le moment...

Philippe se passa la main sur le visage. « C'est un coup monté... une conspiration pour que je déménage... je ne sais pas moi... » pensa Philippe avec une envie de pleurer qui montait en lui.

— ... Et vu que d'autres voisins se sont proposés pour apporter des boissons chaudes

et de quoi grignoter pour rendre la chose plus conviviale, j'ai besoin d'avoir votre autorisation avant de monter des barnums. Ça serait OK pour vous ? s'enquit le maire, mettant dans ses derniers mots, toute la pommade possible pour amadouer son interlocuteur.

— Pourquoi pas après tout. Mes voisins sont déjà très gentils de m'aider. Si vous pouvez rendre leurs journées plus confortables, oui bien entendu que je suis d'accord.

— Parfait ! Je vous remercie, Monsieur Berthot. Nous continuons de chercher le pourquoi du comment de cette affaire. Sur ce, je vous souhaite une... Ah ! excusez-moi une minute.

Une voix masculine parlait au maire en arrière-plan, puis le maire reprit la parole :

— Oui donc, on vient de me dire qu'un de vos voisins a réalisé un poulailler pour vous. On me demande de voir avec vous s'il peut rentrer dans votre jardin pour le déposer ?

— Ah ! Heu... c'est très gentil ça, répondit Philippe de plus en plus étonné de la tournure que prenait cette journée.

À côté de lui, Damien se retenait de rire aux éclats à voir l'expression de son collègue.

— Oui oui, il peut, bien sûr. Faîtes comme chez vous. Je n'y vois pas d'inconvénients.

Une fois la conversation finie, Philippe eut du mal à se remettre au travail. Et ce n'était pas la faute de Damien qui était parti raconter ce qui venait de se passer, à tout l'étage ! Phil, comme il l'appelait, était perdu. Il ne savait pas si tout cela était réel, si c'était une caméra cachée ou s'il avait passé une porte spatio-temporelle d'un monde parallèle... Son cadre sécuritaire habituel volait en éclat au fur et à mesure des jours.

Cette sensation le tint toute la journée. En milieu d'après-midi, il ne se sentait vraiment pas bien et décida de rentrer travailler chez lui au calme avec de la musique classique en fond pour se décontracter.

Retourner au calme était peut-être surestimé. Philippe peina à trouver une place pour

se garer dans sa rue. Il y avait des voitures de chaque côté de la voie. Il se demanda même s'il ne s'était pas trompé d'adresse.

En approchant de chez lui, il savait qu'il ne s'était pas trompé, au son de quelques voix qu'il reconnut. Il y avait quelque chose d'agréable de savoir à qui appartenait telle ou telle voix et de pouvoir y mettre un visage dessus.

Il découvrit le travail des agents communaux. Trois barnums siégeaient sur le côté de la route, face ouverte côté trottoir. Le premier était l'espace de scrabble... mais pas que ! D'autres tables d'occupées par des gens de tout âge, avec des jeux de cartes, des jeux de plateau. Le suivant était le stand de boissons. Une pancarte écrite à la main au marqueur indiquée : « Vin chaud — Chocolat — Café — Thé ». Des odeurs incroyables venaient chatouiller les narines de Philippe. Il en eut l'eau à la bouche. Le dernier chapiteau était pour régaler l'estomac. L'écriteau « Crêpes et gâteaux de Noël » se balançait sur les traverses de la structure.

C'est là que notre résident se fit héler par une voix désormais bien connue :

— Monsieur mon voisin, vous êtes déjà rentré? Quel plaisir de vous voir! Un petit cookie de Noël à déguster?

La petite rondouillette au bonnet rouge s'approcha en boitillant, un sourire franc sur le visage. Elle tendit le cookie à son voisin sans lui laisser le choix de la réponse.

— C'est Mireille qui les a faits. Ils sont délicieux! Allez-y, goûtez! Vous m'en direz des nouvelles!

Elle aperçut quelqu'un qu'elle connaissait sur sa droite et fila tout aussi vite dans cette direction, laissant son hôte seul et déconcerté.

Le cookie était encore chaud. L'odeur de cannelle et des pépites de chocolat qui s'en exhalaient firent saliver de plus belle ce grand timide, qui ne put faire autrement que d'en croquer une bouchée. Il ferma les yeux tellement c'était bon. Deux bouchées plus tard, le pauvre gâteau faisait partie du passé. Philippe finissait de se réjouir de tant de saveurs quand

une main se posa sur son épaule. Surpris de ce geste, il sursauta et se retourna, sur la défensive. Mais le petit homme moustachu avec des lunettes rondes ne semblait pas être bien dangereux.

— Vous êtes Monsieur Berthot ? questionna-t-il, mal-assuré.

— Bonsoir, oui, c'est moi.

La moustache effilée se souleva sous un sourire radieux.

— Ah ! Je suis Monsieur Poirier, le maire de la commune.

Il ajouta comme si Philippe n'avait pas pu faire le lien :

— C'est moi qui vous ai appelé ce matin. Je voulais encore vous remercier de bien vouloir laisser cette petite fête improvisée se faire devant chez vous. Les gens sont tellement contents de pouvoir se réunir pendant la période des fêtes. Et puis, vos animaux apportent un côté « crèche contemporaine » ! C'est chouette ce que vous faites, Monsieur Berthot. C'est très chouette, vous savez ?

Sa voix laissait entendre les cigales chanter, et son accent sentait la lavande à plein nez. Philippe n'osa pas faire le rabat-joie et demander où en étaient les recherches du petit plaisantin qui lui apportait cette « crèche contemporaine ». D'ailleurs, il n'en eut même pas l'occasion, car le maire s'excusa et partit serrer une poignée de main un peu plus loin. Philippe se rapprocha de son portail. Au moment où il l'ouvrait, la voisine du 17 l'arrêta :

— Bonsoir, bonsoir ! C'est improbable ce qui se passe ici, dites donc ?

Philippe ne savait pas si elle parlait des stands ou des animaux.

— Heu, oui, c'est assez étonnant je dois dire, répondit-il sans trop se mouiller.

— On vous a mis le sac de grain à côté de votre porte d'entrée. N'hésitez pas à nous dire quand il vous en faudra d'autres.

Elle enchaîna, tout excitée :

— Et le gars du 3 vous a fait un joli poulailler pour que les volailles se mettent à l'abri la journée. Mais vous ne pouvez pas les laisser

dehors la nuit. Il fait bien froid et on n'est pas à l'abri d'un goupil affamé ! Même en lotissement !

Elle devait s'attendre à une réponse de son interlocuteur, mais rien ne vint.

— Regardez ! Il a fait ça bien, le voisin ! Une réplique d'un château médiéval !

Philippe suivit la direction que montrait sa voisine. Et en effet, à côté de l'Érable japonais que sa mère lui avait offert lors de son emménagement dans la maison, seul arbuste du jardin, il vit un château fort. Il prenait le quart du jardin avec ses quatre tours crénelées. Sa mâchoire manqua de se décrocher en voyant cela.

— Il était constructeur de décors pour le cinéma avant sa retraite. Il a même fait un pont-levis pour que les animaux rentrent. Il a dit qu'après les fêtes, il figolerait ça pour en faire un vrai poulailler. Comme ça, vous pourrez les laisser dehors, ils seront en sécurité à l'intérieur du château. D'ailleurs Saturnin est rentré directement. On avait l'impression qu'il faisait une visite immobilière.

Elle se mit à rire aux éclats. Ses yeux brillaient de plaisir. Philippe n'osa pas relever qu'il ne comptait pas garder ces animaux et donc, qu'il n'aurait pas à avoir un château fort sécurisé dans son jardin. Bien qu'il fût épaté par cette œuvre assez incroyable.

— Bernadette et Yvonne ont aussi élu domicile très rapidement dedans, enchérit la voisine.

— Bernadette et Yvonne ?

— Oui, vos poules ! On a fait un jeu cet après-midi pour leur trouver un nom. Celui qui avait le plus de votes remportait une crêpe au caramel au beurre salé.

Philippe n'en croyait pas ses oreilles ! C'était une vraie kermesse qui s'était déroulée.

— Et du coup le dindon, bah, c'est Titanic, ajouta-t-elle un peu moins sûre d'elle. Moi, je ne trouve pas ça terrible, mais bon, c'est ça la démocratie. On se range du côté de la majorité.

— Et pourquoi Titanic ?

— Parce que quand il a coulé ça faisait « glou-glou-glou »...

— Ah !

— Eh oui ! La démocratie... dit-elle en haussant les épaules

— Je dois vous abandonner, j'ai ramené du boulot à la maison et je voudrais m'y mettre pour pouvoir finir demain soir.

— Vous travaillez demain ?

— Et oui. Pas trop le choix. Les deadlines, vous savez.

Il préféra mentir plutôt que d'avouer qu'il travaillait les réveillons, les samedis voire même les dimanches et les jours fériés.

En traversant son allée, il fut accueilli par le coin-coin de Saturnin, les gloussements de Bernadette et Yvonne dont Philippe se demanda qui était qui, et un glougloutement toujours aussi effrayant de Titanic. La journée se finissait, mais les gens traînaient aux stands. Il se dit qu'il valait mieux que les animaux restent encore un peu dehors. Mais le quatuor ne semblait pas de cet avis, agglutiné à ses côtés. Il vit le sac de grain, il en prit une poignée et la disposa au sol. Il put rentrer chez lui, les négociations étaient faites.

Ce fut une fin d'après-midi peu productive. Il se laissait déconcentrer par les rires et quelques éclats de voix de la fête. À un moment, il hésita à rejoindre l'assemblée, mais se découragea une fois la main sur la poignée, trop angoissé à l'idée de s'intégrer au groupe déjà constitué. La nuit tombée, il eut le droit à un petit récital tout en Coin-coin et en Glou-glou devant sa porte pour lui faire comprendre que l'heure était venue de se mettre au chaud. Les trois habitués rentrèrent directement pendant que le quatrième hésitait pour enfin finir par suivre ses nouveaux amis. Au grand soulagement de l'humain qui s'imaginait mal devoir empoigner le dindon et le mettre sous le bras. Philippe répondit aux nombreux « au revoir, bonne nuit et à demain matin pour la surprise » avec un geste de la main et un sourire qu'il s'efforça de rendre le plus naturel possible et referma la porte.

Une fois les gosiers du quatuor à plumes repus, une fois de plus, chacun retourna à sa place : Saturnin dans sa bassine d'eau claire, les

poules sur le cadre du vélo recouvert de papier toilette afin de préserver la peinture. Seul le dindon semblait rechercher où se placer dans la pièce. Philippe l'observait avec une Cocotte-Minute entre les mains.

— Alors toi, qu'est-ce qu'il te faut ? Est-ce que tu te perches ? Il ne me semble pas que tu ailles dans l'eau... Il va falloir que tu m'aides, là, je sèche.

Le dindon admirait le sac de grain posé dans un coin.

— Non, non, tu as eu ton compte pour ce soir. Vous passez votre temps à manger, ma parole ! affirma Philippe qui déposait sa cocotte tapissée de papier journal dans le fond, sur la machine à laver. Voilà, les filles, ça c'est pour faire vos œufs demain matin si vous en avez envie.

Il faisait des gestes pour accompagner ses explications, mais les poules n'avaient pas l'air intéressées. Elles préféraient farfouiller dans leur plumage. Un bruit d'ailes et de papier froissé fit sursauter tout le monde. Le dindon venait de

sauter sur le sac de grain. Il finit par trouver un équilibre précaire, appuyé contre le coin du mur. Une patte glissait sans cesse.

— Ça ne m'a pas très confortable pour passer la nuit.

À peine eut-il terminé sa phrase que le dindon dégringola de son trône. Philippe chercha quelque chose qui pourrait mieux convenir dans ses étagères. Après avoir pris et reposé quelques objets avec une moue dubitative, il tira un bagage de cabine. Il l'allongea au sol à côté du sac de grain.

— Un peu de journaux pour absorber tout ce qui va finir là-dessus et hop ! C'est prêt pour ta nuit.

Il sortit de la pièce et observa le dindon s'approcher, tester ce promontoire du bec et d'une prise d'élan adroite, sauta sur la valise et s'accroupiotta d'un air ravi. Philippe sourit et laissa la porte ouverte, la lumière allumée.

Il se délecta de l'œuf de Bernadette ou d'Yvonne. Entre bouchées et pages de lecture, il se surprenait à divaguer, la tête tournée vers

ses quatre colocataires. Les plumes devaient être quelque chose d'important chez les volatiles, car ils passaient tous beaucoup de temps à en prendre soin.

Une sonnerie de texto le sortit de sa rêverie. C'était sa sœur : « *Coucou, Philou, ça a l'air top l'ambiance dans ton quartier ! On a décidé de venir passer le réveillon chez toi avec les parents. On s'occupe de tout. Bisous (trois smileys qui font des bisous)* ».

Une odeur aigre de fiente vint lui chatouiller les narines et le ramena à la raison avant de savoir s'il était content de cette nouvelle ou pas. Il avait eu beau enfermer les journaux usagés dans un sac poubelle, le parfum en sortait par vague. Philippe retroussa le nez et souffla fort pour se débarrasser du fumet. Il ne pourrait pas continuer à garder ce monde-là dans son garage encore longtemps.

Cette pensée raviva une angoisse et l'impression d'être pris au piège. Peu importe les émotions plaisantes de se rapprocher de ses voisins qu'il ressentait, un élan de révolte face à la

situation le piqua ! Il décida de dormir dans son canapé face à la baie vitrée qui donnait sur son jardin. La lumière extérieure allumée.

— Maintenant ça suffit la petite blague ! Cette nuit, je compte bien mettre fin à cette histoire ! Viens, je t'attends !

Armé d'un thermos de café, de quelques dossiers de clients, du livre et de son téléphone portable pour prendre des photos du criminel, il était déterminé à rester éveillé toute la nuit.

Son smartphone sonna l'arrivée d'un texto :

Damien bureau

Tu m'enverras une photo de l'animal de demain ? Les paris se sont affolés, c'était Wall Street au bureau aujourd'hui !

Accompagné d'une photo du mur des paris qui débordait de post-its de couleurs différentes.

Philippe grogna et ne prit pas la peine de répondre. Il jeta un coup d'œil dehors, reprit un air de guerrier et se mit à travailler ses dossiers, toujours un œil sur l'extérieur. Au moins il

finirait plus tôt demain, ça sera son propre cadeau de Noël. Une paire d'heures passa sans que rien ne bouge dehors. Son esprit groggy par la fatigue s'échappa dans cette journée passée, à cette histoire, à tous ces changements dans sa vie. Son ventre se contracta. Pourtant, il se surprénait à trouver agréables les moments de partage avec les voisins et l'entraide dont il bénéficiait. Un vrai grand sourire se dessina, son malaise ventral s'envola lorsque Saturnin et ses copains firent s'envoler toutes pensées.

24 décembre

Le thermos de café n'avait pas fait son job. D'ailleurs, le café était toujours dans le thermos. C'était là le problème... Philippe émergea de son sommeil à cause d'une douleur au cou. Il eut l'impression que jamais il n'arriverait à remonter la pente pour se remettre assis. Il se passa les mains sur la nuque et le visage pour finir de refaire surface. Il s'étira et bâilla tout en prenant le temps de se rappeler pourquoi il était là, sur le canapé... Il porta un regard rapide sur le jardin. Il hurla et en une fraction de seconde, il fit un bond pour se retrouver accroupi derrière le canapé, le cœur battant.

Deux paires d'yeux globuleux le regardaient à travers la vitre.

Philippe tenta de se calmer et de reprendre son souffle. Il observa la scène une nouvelle fois par-dessus le canapé.

— Nan, mais c'est pas vrai ! cria-t-il en se tirant les cheveux. Nan ! Mais nan ! Ça n'arrêtera jamais, c'est pas possible ! Des moutons maintenant ! Des moutons ! Sérieusement ! Et demain quoi ? Des vaches ? Des éléphants ! Nan, mais je rêve !

Il s'était relevé et marchait nerveusement dans la pièce. Des coups de pied volaient dans le mur, canapé ou table basse qui se trouvaient devant lui.

Les moutons eux, ne semblaient pas inquiets. Leurs yeux écarquillés suivaient cet humain qui leur faisait le spectacle. Ils ruminant, paisibles. Ils étaient couchés dos à dos. Leurs toisons blanches ne se différenciaient pas l'une de l'autre, ce qui leur donnait l'apparence d'un monstre étrange à deux têtes.

Quelques minutes passèrent et Philippe réussit à se calmer. De toute façon, il fallait faire bonne figure, car son alarme de téléphone avait

sonné et il se doutait que des badauds ne tarderaient pas à venir voir quel cadeau était arrivé dans son jardin. D'un air résigné, il prit sa routine matinale. Il savait que ce quotidien lui permettait de se décontracter. Le plus dur était de la lancer.

Il donna des graines à Saturnin, Bernadette, Yvonne (ou Yvonne et Bernadette) et Titanic puis déjeuna. Cette fois, il ne réussit pas à se concentrer pour lire. Il garda une oreille vers son garage à écouter le récital de musiciens à plumes et un œil sur le duo de moutons toujours dans la même position. Ils mâchaient leur chewing-gum encore et encore. C'en était presque hypnotique.

Philippe se résigna à sortir le quatuor et à affronter les visiteurs déjà présents. Ils accueillirent Philippe et les quatre volailles avec des bonjours, le portable à la main pour filmer la relève de la garde. Quelques « alors aujourd'hui c'est du mouton ! » arrivèrent aux oreilles de Philippe. Des « ah, ça y est, on passe au stade du dessus ! » et des « comme ils sont trop beaux vos agneaux ! » s'enchaînèrent. Il se forçait à afficher

un sourire qu'il espéra le plus sincère possible, mais il serrait les mâchoires.

Au bruit du grain sur le sol, le couple de mouton se leva et commença à approcher. Saturnin, toujours très gentleman jusqu'à présent, eut un moment de panique et courut se réfugier derrière son humain de garde. La peur prit Bernadette et Yvonne qui volèrent dans tous les sens en poussant des cris. Titanic quant à lui, fit face aux nouvelles recrues et se concentra pour lâcher un énorme Glou-lou-gloulou. Les moutons firent demi-tour et se collèrent le long de la baie vitrée. Philippe crissa des dents à la vue de la trace graisseuse laissée sur les vitres.

— Ça promet ! se dit Philippe pour lui-même. Bon, à moi de faire les présentations cette fois-ci. Pour une fois que je sais quel animal vous êtes ! Saturnin, les poules, Titanic, je vous présente vos nouveaux collègues du jour, intérimaires eux aussi, je l'espère. Des moutons !

Il s'était avancé au milieu des deux groupes en faisant les gestes de présentation.

— Les moutons sont herbivores, ils ne mangent donc ni canard ou poule. Encore moins de dindon énorme ! Ça serait bien pour tout le monde, que vous arriviez à cohabiter le temps qu'on trouve une solution.

Sur ces paroles, Titanic déposa les armes et retrouva une couleur de tête rose. Philippe mit du grain du côté des volailles et alla doucement vers les moutons pour en déposer une poignée. Une chorégraphie se mit en place. Plus il reculait, plus les moutons avançaient vers le tas. Le petit-déjeuner parut à leur goût.

— Il va falloir leur trouver des noms à eux aussi ! Bonjour Monsieur mon voisin !

Philippe sursauta, il était tellement concentré sur ces présentations qu'il en avait complètement oublié les curieux, qui avaient doublé en nombre le long de sa clôture.

— Bonjour Madame ma voisine, se surprit-il à lui répondre.

Les conversations filèrent de tous bords entre les personnes présentes quand une odeur de chocolat chaud s'invita dans le groupe.

— Qui veut du chocolat aux épices de Noël ?

C'était madame Mireille qui arrivait avec une grosse gamelle du liquide précieux en cette saison. Les stands retrouvèrent vie, la convivialité se renforça alors que le soleil n'était pas encore levé. Philippe était content de pouvoir discuter ouvertement avec des sujets de conversations fluides. Pour la première fois de sa vie, il se sentait intégré à un groupe de personnes. Il eut du mal à se décider à partir travailler.

Il passa prendre son porte-document, son ordinateur et son téléphone. Quand il y jeta un coup d'œil, l'écran annonçait dix appels en absence de «Damien bureau». Il ne put réprimer un sourire. Il s'avança vers la baie vitrée et prit une photo des deux moutons. Il envoya le cliché en annotant «il va leur falloir un nom» et s'en alla au bureau.

Sa concentration fut laborieuse une fois de plus. Ce sentiment de bien-être du matin était

encore bien présent et pour une fois, il n'avait pas envie de travailler. Damien était venu un couple d'heures en fin de matinée. Il était sur-
vitaminé et noyait Philippe de questions sur les moutons, la fête, ce qu'il allait faire...

— Hé, dis-donc Phil ! T'es sûr que tu veux rester bosser aujourd'hui ? On est la veille de Noël ! Et y'a une super fête devant chez toi avec du vin chaud à réveiller les morts d'après ce qui est marqué sur les réseaux sociaux ! Y'a plein de collègues qui m'y rejoignent ! Allez ! Viens avec nous ! Les boss nous donnent quartier-libre, surtout que certains sont déjà à la fête.

— Merci de la proposition Damien, mais...

Il s'arrêta de pianoter sur son ordinateur. Il resta interdit face à ce qu'il ressentait. Par réflexe, il commençait à refuser la proposition, mais en fait, il en avait envie. Il avait envie d'accepter l'invitation de son collègue.

— Phil, tu vas bien ? Tu bouges plus là...

Le quadragénaire regarda son collègue :

— C'est d'accord. Oui, je veux bien venir avec vous. J'ai juste un paragraphe à finir et

je vous rejoins. Prends-moi un verre de vin chaud.

Damien eut une seconde de stupeur face à cette réponse puis attrapa ses affaires, sauta dans sa doudoune.

— OK, mais traîne pas. Tu sais que certains de la section compta ont une bonne descente ! Tchao Phil ! s'exclama-t-il, plus qu'heureux de partager un moment avec son collègue.

Philippe eut une chaleur au niveau du cœur. C'était confortable.

Vingt minutes passèrent, il souffla :

— Bon, allons voir si je n'ai pas une réplique de Chambord dans mon jardin pour abriter les moutons...

Il éteignit son ordinateur, rangea ses affaires et quitta son bureau d'un pas pressé sans un regard en arrière.

Le programme classique de la radio passait des chants sacrés de grands compositeurs,

pour le réveillon. Philippe tapotait en rythme le volant avec ses doigts. Il se trouva une tête de benêt lorsqu'il croisa son reflet dans le rétro. Mais il s'en fichait bien. Le trajet paraissait affreusement long en ce début d'après-midi. Il prit enfin à droite, la route qui marquait l'entrée de son lotissement, mais se retrouva bloqué par des barrières et la police municipale qui les gardait. Le voyant ralentir et s'arrêter, l'agent s'approcha de la vitre conducteur qui venait de s'ouvrir :

— Bonjour Monsieur, on ne peut pas passer ? J'habite un peu plus loin. Expliqua Philippe.

— Bonjour Monsieur, non. Il y a une fête qui prend toute la rue pour le week-end. Les voitures ne sont pas autorisées à entrer. Vous habitez à quel numéro ?

— Au numéro 15, la...

— Monsieur Berthot ! Comment allez-vous ?

Le maire arriva de derrière la voiture et tendit une main chaleureuse au conducteur, par la fenêtre.

— Monsieur le Maire, bonjour. Je vais bien, merci. J'étais en train de demander à monsieur l'agent, comment est-ce que je pouvais rentrer chez moi.

— Ah ! Malheureusement, ça ne va pas être possible vu que la fête est devant chez vous.

Sa moustache dansait sur le rythme de ses paroles. Il s'arrêta un moment pour réfléchir, et reprit pour l'agent :

— C'est Monsieur Berthot. C'est grâce à lui que la fête a lieu.

Philippe, surpris de la phrase, regarda l'agent et le maire d'un air ahuri. L'agent, tout aussi étonné, tourna les yeux vers le conducteur et fit un signe de tête entre le remerciement et le respect. Le conducteur se sentait glisser sur son siège pour se cacher derrière son volant.

— Le mieux serait de vous garer, juste un peu plus loin, sur le bord pour ne pas déranger. Mais au moins, vous serez dans votre rue. C'est OK pour vous ? chanta la moustache. On a, comment dire, agrandi la fête pour le week-end. Du coup, on a dû s'organiser au mieux avec

les délais impartis. Vous nous en excuserez, je l'espère ?

— Oui, bien sûr, pas de problème. Mais agrandi ? Agrandi, comment ?

Philippe sentit une bouffée de chaleur lui monter aux tempes. Des images de son jardin avec une maquette de Chambord, la tour Eiffel et les pyramides d'Égypte lui vinrent en tête. Il dut se passer la main sur le visage pour la faire disparaître. C'est à ce moment-là que la moustache se remit à danser :

— Disons, qu'il y a un peu plus de stands et un peu plus d'animations... Mais je vous laisse découvrir par vous-même.

Philippe se repassa une autre fois la main sur le visage.

— Ah, tant que je vous ai. Alors, nous avons vu avec quelques conseillers municipaux aujourd'hui pour trouver une solution pour vos animaux.

Pris sous la montée d'un léger agacement, Phil rétorqua :

— Ce ne sont...

— Oui, pardon, c'est vrai. Toujours est-il que nous avons trouvé une solution rapide et pérenne. Quelque chose d'adapté, qui permettrait de rendre service à la commune, et aux habitants. Afin qu'ils puissent continuer à les voir et se rencontrer autour d'eux. Le lien social est important, vous savez ?

Le conducteur acquiesça et essaya de ne pas se montrer trop impatient de savoir quelle était cette fabuleuse solution.

— Alors, on pourrait mettre cela en place à partir de la semaine prochaine. Vous voyez le bassin de rétention des eaux d'orages au fond du lotissement ?

Philippe hocha la tête. Le maire continua :

— Il serait assez grand pour accueillir tout ce petit monde et leurs abris artistiques. Ils entretiendraient l'espace, seraient en sécurité des prédateurs. Et vous pourrez les voir aussi souvent que vous le voulez. Qu'en pensez-vous ? demanda le maire, véritablement en attente de l'acquiescement de son concitoyen.

— Je trouve que c'est une idée parfaite pour tout le monde ! Et je ne vous cacherai pas que je suis soulagé que vous ayez trouvé une solution, car mon garage commence à avoir une odeur abominable, renchérit Philippe.

Après rires et poignées de main afin de sceller le pacte, l'agent déplaça la barrière pour laisser passer la voiture qui alla se garer un peu plus loin. Philippe prit ses affaires, et se dirigea, le visage fendu d'un grand sourire, le pas hâlant, vers ce qui semblait être la fête.

Arrivé à quelques dizaines de mètres des premiers stands, il s'arrêta, stupéfié par ce qu'il voyait. En effet, il nota un peu plus de stands... À première vue, une bonne trentaine ! D'un coup d'œil rapide, il en vit plusieurs de producteurs et artisans locaux, des galettes-saucisses, divers jeux en bois à l'ancienne, une scène prête pour accueillir des musiciens. D'autres animaux se rajoutaient à ceux du jardin : une calèche tirée par une magnifique paire de chevaux noirs qui offrait des balades autour du lotissement. Des caméras des médias sur leur promontoire

scrutaient la foule. Il n'en revenait pas. Il retenait une larme qu'il sentait monter. Une main se posa sur son épaule.

— Monsieur mon voisin, comme qui dirait quelqu'un que nous avons en commun ! s'exclama la voisine du 17.

Elle avait un pull de Noël horrible avec un gros renne au nez en forme de pompon. Elle se pencha vers lui pour lui faire la bise.

— Joyeux Noël à vous !

Philippe resta sans voix par tant de rapprochement. Elle continua :

— Je vous présente mon fils, Sébastien. Sébastien, voici donc Philippe, notre voisin du 15. Celui grâce à qui toute cette fête a pu exister.

Sébastien était un jeune homme d'une petite vingtaine d'années, atteint de trisomie 21. Un sourire radieux, les yeux pétillants de bonheur, un pull avec un sapin de Noël aux guirlandes qui clignotent. Il tendit la main à Philippe. Ce dernier se sentit soudain mal à l'aise. Il n'avait jamais imaginé en entendant parler la voisine que son fils avait une maladie génétique.

Essayant de cacher son trouble, il prit la main de Sébastien et bafouilla un « Bonjour à toi ». La réaction de Sébastien fut impromptue. Il lâcha la main et vint serrer Philippe dans ses bras pour le remercier. Le voisin resta interdit, immobile, les bras ballants, ne sachant comment réagir. Sébastien commença à parler de cette façon qu'ont les personnes atteintes de cette maladie, empreinte de tellement d'amour et de sincérité :

— Monsieur Philippe, merci ! Merci d'avoir pris soin des animaux.

Il n'avait toujours pas lâché son étreinte.

— Je savais que vous sauriez en prendre soin. Dès le début ! Quand j'ai appris que vous gardiez le canard tant qu'il n'avait pas de maison, j'ai su que vous étiez quelqu'un de bien et que les autres animaux seraient heureux avec vous.

À ces mots, Philippe comprit :

— C'est... C'est toi qui m'as amené... tous ces animaux ?

— Oui.

— Mais pourquoi ? Comment ? Pourquoi ?

— Tu as dit deux fois pourquoi ! nota Sébastien en relâchant son voisin.

Phil, enfin libéré, essayait de rassembler toutes les pièces du puzzle de l'histoire qu'il lui racontait.

Sébastien allait de temps en temps travailler dans les fermes du coin avec son école spécialisée. Et lundi dernier, ils étaient dans une petite ferme qui faisait des canards pour Noël, entre autres. Saturnin, comme à son habitude, s'était rapproché des jeunes et un lien s'était créé entre lui et Sébastien. Il avait demandé à l'adopter et l'avait ramené chez lui. Mais dès qu'il fut dans son jardin, il s'envola et Sébastien n'avait pas pu voir où il était allé avec la nuit tombée.

— Et quand j'ai vu la photo que ma mère m'a envoyée de vous deux, je vous ai trouvé heureux. Du coup, j'ai pu adopter des animaux dans chaque ferme où on est allé cette semaine, conclut le jeune homme, fier de ses actes.

Ces derniers jours, Philippe avait imaginé les différentes réactions qu'il aurait en face du petit malin qui lui avait fait subir cette semaine

hors du commun. Mais maintenant qu'il avait le responsable devant les yeux, toute colère l'avait quitté. Il était ému par le discours de Sébastien. Il le regardait sans savoir quoi dire. Le jeune homme le reprit dans ses bras et se remit à parler :

— Merci à toi. Parce que grâce à toi, les animaux sont heureux et en plus, il y a une super fête ! C'est le plus beau Noël que j'ai passé, tu sais ? Je t'aime beaucoup voisin !

Philippe remarqua des larmes rouler sur les joues de la voisine du 17. Elle le regardait et esquissa un « je n'étais pas au courant ».

En arrière-plan, la fête respirait la convivialité. Il apercevait, ici, des têtes connues de voisins ou de collègues avec des bonnets de Noël vissés sur la tête. Il entendait, là-bas, des voix familières. Il repensait à ces derniers jours et tout ce mélange d'émotions qu'il avait vécu.

À ce moment, il vit sortir de chez lui, ses parents chargés de plats, suivis de sa sœur. Cette dernière l'aperçut et lui envoya un bisou.

Philippe se recentra sur Sébastien. Il referma les bras autour du jeune homme. La

larme qu'il essayait de retenir quelques minutes plus tôt en profita pour s'échapper.

— Moi aussi, c'est le plus beau Noël que j'ai jamais passé. Et c'est grâce à toi. Merci Sébastien, déclara-t-il à mi-voix.

Il se sentait enfin bien chez lui. Et tout ça grâce à ce jeune voisin et à une ribambelle d'animaux aux caractères incroyables.

Remerciements

Voici le moment le plus stressant. Celui de n'oublier personne alors que, forcément, certains, certaines ne se présenteront à mon esprit qu'une fois ce texte incorporé à l'histoire !

D'autant plus que cette version du *Canard de Noël* est la deuxième. Une version améliorée et complétée comme on dit.

À Philippe (qui n'a en commun avec le protagoniste de ce roman, que le prénom) pour avoir partagé cette fabuleuse découverte d'un canard en pleine nuit sur son Velux. Son aventure a titillé mon imaginaire. Ce canard, lui, a vite retrouvé son propriétaire.

À mes bêta-lectrices, aussi autrices, telles que Fanny Nohal, Sarah Daum, Aurélie, Aunéra Lyscah et Akossiwa, qui ont pris de leur temps si précieux pour m'aider à

améliorer ce texte et soutenu dans mes moments de découragement.

À tous celles et ceux qui ont lu la première version et m'ont fait un retour. Leurs remarques m'ont donné des pistes pour arriver à cette version actuelle.

À mon coach littéraire, Anaël Verdier, pour sa patience et sa pédagogie adaptative. Sans oublier toute sa communauté d'autrices pour leur soutien.

À tous les animaux et traducteurs de leur langage, pour avoir façonné celle que je suis aujourd'hui.

Et enfin, je ne pourrais vous quitter sans vous citer, vous, pour avoir lu ce texte jusqu'au bout des remerciements ! J'espère que cette histoire vous a plu. Moi, j'ai adoré lui faire prendre vie et la partager avec vous.

Merci.

lorrekatell@gmail.com

© Katell Lorre